1re ANNÉE. — T. I.

N° 10. — 12 Avril 1919.



Adveniat Regnum Tuum.

La Documentation Catholique

LES QUESTIONS ACTUELLES, CHRONIQUE DE LA PRESSE, L'ACTION CATHOLIQUE et REVUE D'ORGANISATION ET DE DÉFENSE RELIGIEUSE réunies

PARAIT LE SAMEDI. — Un numéro : 0 fr. 30.

ABONNEMENTS { France : Un An, 15 fr. ; Six Mois, 8 fr.
Étranger : Un An, 17 fr. ; Six Mois, 9 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe.

Sommaire analytique

« LES QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

De la Démocratie à l'Anarchie. — **Une enquête sur le bolchevisme par la « Ligue des Droits de l'Homme »**, par René Johannet : 290.

Lénine. Le triomphe du bolchevisme. Une enquête sur le bolchevisme. Quelques unanimités (1° l'admiration des principes wilsoniens; 2° la répugnance des Russes à toute intervention véritable; 3° la toute-puissance du bolchevisme; 4° famine, servitude et corruption). — Démocratie? socialisme? anarchisme? dictature? — Anatomie du bolchevisme. Théorie et réalité. — La revanche des élites. Vues d'avenir. Les tares indélébiles du bolchevisme. Saint Thomas et le bolchevisme.

Syrie et Palestine. — Les « problèmes » soulevés à la Conférence de la Paix (*suite et fin*), par Charles d'Anneval : 300.

III. — **Les rivaux du Protectorat français.** — L'Angleterre avant et après la guerre (l'accord secret de 1916; manœuvres administratives et confessionnelles contre l'influence française). — Intervention invraisemblable des Arabes et des Juifs (prétentions du Hedjaz; appétits sionistes) : 300.

IV. — **La volonté des Syriens.** Application du droit des peuples : 303.

V. — **La volonté de la France.** Conclusion : 304.

Académie Française. — **Réception de M. René Boylesve, successeur d'Alfred Mézières. — II. Réponse de M. Henri de Régnier** : 306.

A la mémoire de Paul Hervieu. Les choix de l'Académie. Alfred Mézières : l'écrivain et le citoyen. Origines et enfance de René Boylesve. La vocation littéraire. Admirations et préférences littéraires. Loin de tout cénacle littéraire. Les beaux jours du symbolisme. « Troglodytisme » des débuts. L'œuvre : sincérité, diversité, simplicité. Les premiers romans. « Idéalisme blessé » Les œuvres maîtresses. L'âme française.

Références documentaires sur Alfred Mézières et **appréciations** de *Romans-Revue* sur les romans de M. René Boylesve.

Ceux qui savent réclamer. — **Les droits des minorités religieuses.** Revendications officielles de l'Alliance israélite universelle à la Conférence de la Paix : 315.

« L'ACTION CATHOLIQUE »

Vie professionnelle et Vie chrétienne. — **Comment on forme une élite catholique rurale masculine et féminine** (R. P. Marc Dubruel, S. J., lettre à la *Chronique sociale de France*) : 316.

Les Semaines agricoles du Sud-Ouest : ingénieuse combinaison de la retraite fermée et des cours techniques d'agriculture. Organisation matérielle. Programmes particuliers des « semaines » des jeunes gens et des « semaines » des jeunes filles.

Après la Grande Guerre. — **Association des soldats par paroisse** (lettre du card. Dubois, archev. Rouen) : 318.

Groupement fait par le curé; il devra comprendre aussi bien les morts que les vivants. Les associations seront rattachées à une organisation diocésaine d'abord; « nationale, peut-être ensuite ».

Organisations diocésaines. — **L'histoire locale de la guerre.** Rédaction par le clergé (lettre de Mgr Julien, év. Arras) : 318.

Organisation par doyennés ou conférences. Le plan du travail, qui devra être terminé au plus tard le 1er octobre prochain.

Instruisons-nous chez l'adversaire. — **I. Pour de grands journaux parisiens et nationaux** (Jean Longuet, *Populaire*). — **II. Pour une puissante revue internationale** (Raymond Lefebvre, *Populaire*) : 319.

Les journaux socialistes. Leur diffusion (progrès considérables de la *Vague* et de l'*Humanité*). Importance de la presse, « clé de voûte de l'édifice » social. — Les publications nationales sont insuffisantes. Nécessité, dès le lendemain de la suppression de la censure, d'une revue littéraire internationale qui serait propriété de l'Internationale et ferait connaître partout le mouvement des idées socialistes dans le monde.

« LES QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

DE LA DÉMOCRATIE A L'ANARCHIE

Une enquête sur le bolchevisme par la Ligue des Droits de l'homme

LÉNINE

L'homme dont on parle le plus avec M. Wilson — avant ou après lui, qui le saura ? — est certainement Vladimir Ilitch (1) Oulianof, autrement dit Lénine. Fils d'un universitaire d'origine tartare, directeur des écoles à Simbirsk, et d'une Juive, Lénine a quarante-neuf ans, étant né le 10 avril 1870. En 1887, il commençait, en même temps que ses études de droit à l'Université de Kazan, sa carrière de propagandiste révolutionnaire. Cinq ans plus tard, en 1892, il crée déjà, à Saint-Pétersbourg, une fédération pour l'émancipation de la classe ouvrière. Exilé en Sibérie de 1895 à 1900, il quitte la Russie à l'expiration de sa peine, et nous le retrouvons bientôt à Londres, en 1903, dans un Congrès des socialistes démocrates russes (2)...

Date insigne dans l'histoire du monde moderne que cette année 1903 ! En effet, c'est à ce Congrès que Lénine provoqua la scission du socialisme russe en *minoritaires* (mencheviks, du russe *menché*, moins, comparatif de *malyi*, petit) et en *majoritaires* (bolchevistes ou *bolcheviks*, du russe *bolché*, plus grand, comparatif de *bolchoï*, grand), et qu'il devient le chef de ce dernier parti, ainsi nommé à cause de son intransigeance. Deux ans plus tard, nous le rencontrons à Moscou à la tête d'un Conseil (*Soviet*), flanqué déjà de Trotski, son futur coadjuteur. L'un et l'autre ne manquent ni d'une certaine intelligence de leur situation, de leur but, ni surtout de *volonté* (3). Pour réussir, ils ont recours à tous les moyens.

A quelle époque Lénine entre-t-il en relations avec la police secrète, l'*okhrana*, dans le but de combattre les minoritaires, ennemis jurés du bolchevisme et du tsarisme ? Vers 1910 ou 1911, croit-on. A partir de ce moment-là, Lénine devient tabou, la police le protège. Stratagème enfantin de ce tsarisme à l'agonie que de prétendre désunir les socialistes en favorisant leurs tendances les plus extrêmes ! On alla dans ce sens jusqu'à favoriser l'élection à la Douma d'un protégé de Lénine, Malinovsky, triste personnage, dont Lénine composait les discours, vérifiés ensuite et retouchés par la police de Nicolas II. Lénine se fera gloire, le jour venu, d'avoir berné ses alliés, se servant d'eux alors qu'ils croyaient se servir de lui. Plus tard, il jouera aux Allemands ou tentera de leur jouer la même pièce (1). On ignore à quelle date il lia partie avec les Centraux. Dès septembre 1914 — où nous le voyons à Cracovie, arrêté, puis mystérieusement relâché par la police autrichienne, — il semble bien qu'il soit d'accord avec eux. Il est prouvé, en tout cas, par les documents des banques suédoises publiés par l'Entente en 1918, que c'est de connivence avec l'Allemagne et grâce à de l'argent allemand que Lénine, qui s'était réfugié en Suisse, put regagner Petrograd (16 avril 1917) un mois après la révolution, et, le 11 novembre suivant, expulser Kerensky du pouvoir (2).

LE TRIOMPHE DU BOLCHEVISME

Depuis ce temps-là, y étant, il y reste. Par lui, le bolchevisme, battu, battant, progressant, reculant sur ses lisières, se maintient au centre

---

(1) Cela signifie fils d'Elie.

(2) Cf. à ce sujet, pp. 300 et suiv., *De Nicolas II à Lénine* (1917-1918), par Serge Persky. Un vol. de 368 pages (19 × 12 cm.), 5 francs. Payot et Cie, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

Le docteur Serge Persky a rassemblé dans ce volume ses correspondances à la *Tribune de Genève*, au *Journal de Genève*, à la *Gazette de Lausanne*. L'auteur est un lettré, bon écrivain, germanophobe, antibolcheviste. Il connaît bien la Russie, et on lira ces pages documentaires, pittoresques, vivantes, avec agrément et profit.

(3) Je me demande si Trotski, Juif allemand, n'aura pas choisi ce pseudonyme à cause de sa signification : *Trotz* signifie en allemand obstination, mutinerie, bravade.

---

(1) « Lénine, au point de vue privé, dit de lui un socialiste français, M. Ch. Dumas, dans le *Bulletin de la Ligue des Droits de l'homme* du 1er février 1919, est un homme honnête et charmant, qui n'a pas la moindre tache dans sa vie. » (P. 105.)

(2) Cf. *la Révolution russe* : la terreur maximaliste, l'armistice, les pourparlers de paix (nov. 1917-janv 1918), par Claude Anet. Un vol. de 143 pages (19 × 12 cm), 4 fr. 50. Payot et Cie, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

M. Claude Anet s'est fait une réputation méritée de correspondant de journal (le *Petit Parisien*). Il sait voir. Il sait décrire avec feu, avec originalité, avec aussi cette espèce de largeur d'horizon que donne l'abondance des idées générales, vraies ou fausses. Les siennes ne favorisent pas toujours la découverte de la vérité. On lui doit un Kerensky mythique, d'où pas mal d'impairs politiques sont sortis. Par contre, il a bien dégagé l'essence du bolchevisme. Son œuvre mérite d'être prise en considération. Il est dommage que cet écrivain, dont l'esprit est si bien meublé, si ouvert, ne prête que peu d'attention aux questions religieuses. Nous désirerions pourtant être fixés sur la valeur, les chances, la vitalité de l'orthodoxie. Si M. Claude Anet voulait, il nous dirait là-dessus des choses fort intéressantes.

de la Russie, et, de là, il anime tous les troubles qui menacent la civilisation des deux mondes : en Irlande (1), aux Etats-Unis (2), en Allemagne, en Norvège, en France, en Suisse, en Angleterre.

Dans ce dernier pays, son influence, son organisation semblent très avancées. Nul doute que la main de Lénine ne pousse les travailleurs britanniques à cette surenchère indéfinie de leur travail, dont le *Times* disait récemment que si « l'on accordait la semaine de quarante-huit heures, une grève éclaterait aussitôt pour réclamer la semaine de trente » (3). Le but poursuivi est l'arrêt de la production, du transit, de la vie sociale enfin, de façon à pouvoir modeler sur le patron énergique du bolchevisme « sauveur » le chaos artificiellement créé (1).

Cette propagande occulte, puissante, presque grandiose, dont les divers gouvernements ne se décident pas à tarir la source, vient de faire, en Hongrie, un coup de maître. Le 23 mars 1919, le comte Karolyi, abandonné par l'Entente, dont il prétendait tout au moins servir les intérêts, comme l'avait été, dans un autre camp, Nicolas II, deux ans plus tôt, presque jour pour jour, cédait la place aux social-démocrates et communistes coalisés, qui proclamaient aussitôt *la République hongroise des Conseils*. En même temps, un radiotélégramme partait de Budapest à l'adresse de Lénine, où l'on saluait Lénine « comme chef du prolétariat international » (2). Le 27 mars enfin, la révolution aurait éclaté en Galicie, faisant le trait d'union entre Bela-Kun et Lénine (3).

C'est donc un nouvel impérialisme qui s'annonce, le dernier en date, le plus virulent de tous, l'impérialisme des « paysans, ouvriers et soldats », suivant une formule connue, mais sans signification. Que se cache-t-il en réalité derrière cette façade ? C'est ce que chacun se demande : les journaux, les revues, les librairies éditent à qui mieux mieux des articles ou des volumes sur le bolchevisme. Ils sont par endroits contradictoires.

UNE ENQUÊTE SUR LE BOLCHEVISME

Une organisation maçonnique, la *Ligue des Droits de l'homme*, a essayé de voir clair dans ce dernier avatar de la démocratie qu'elle se vante d'incarner. Elle a convoqué à sa barre les

---

(1) Dans sa pastorale de Carême, Mgr Foley, évêque de Kildare et Leighlin, estime le danger assez grand pour mettre ses ouailles en garde contre lui. Nous reviendrons sur ce document, cité par le *Tablet* (de Londres), 15 mars 1919, p. 312.

(2) Selon le *New-York Herald* (édition de New-York) du 17 février, il aurait même été prouvé à la *Commission sénatoriale d'enquête sur le bolchevisme* que c'est du quartier Est de New-York que les agitateurs payés par l'Allemagne seraient partis pour la Russie. Rien d'étonnant, dès lors, aux derniers troubles américains.

A ce sujet, le *Matin* du 31 mars 1919 recevait de New-York de bien curieux renseignements ; il s'agit des I. W. W.

« L'organisation anarchiste dénommée *Industrial Workers of the World* [ouvriers de l'industrie du monde], en abrégé I. W. W., qui s'est toujours inspirée des principes bolcheviks, existait avant la guerre. Trotski, qui, avant la révolution russe, habitait les Etats-Unis, avait trouvé dans cette organisation un terrain fort propice à l'ensemencement de ses théories destructives ; et, grâce à l'activité des lieutenants qu'il y avait laissés, les I. W. W. s'organisèrent sur des bases plus solides. Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de cette organisation. Les I. W. W. ont aux Etats-Unis 12 901 centres d'agitation, dont 8 334 sont des Syndicats (Unions) et 4 567 sont des bureaux de recrutement (*recruting stations*).....

» Les I. W. W. ont aussi leur presse. Un mémorandum, communiqué par le solicitor general Lamar à la Commission sénatoriale, cite les noms d'une quinzaine d'organes officiels de cette organisation. Ces journaux paraissent presque dans toutes les langues parlées aux Etats-Unis : anglais, allemand, espagnol, russe, italien, suédois, bulgare, hongrois et finlandais. Les « Soviets » projettent même la fondation d'un journal en langue chinoise. A noter qu'aucun de ces journaux ne se publie en français.

» Tous ces journaux prêchent l'action directe et réclament des choses dans le genre de ce manifeste :

« 1° Un emploi doit être fourni à quiconque désire » travailler ;

» 2° Journée de quatre heures avec salaire actuel » d'une journée de huit heures ;

» 3° Abolition de tous les impôts ;

» 4° Pas d'intérêts sur l'argent prêté ;

» 5° Liberté de parole et de réunion en tous lieux » et en tous temps. »

» C'était signé : « Conseil des ouvriers, soldats et marins de Buffalo. »

(3) *Times* du 1er février 1919, sous le titre : « la folie de la guerre de classe ». Le *Times* montre bien le résultat final et cite un récent discours de Trotski, intimant aux ouvriers libérés l'ordre de travailler plus ferme et plus dur.

---

(1) « Dans l'attente de cette grève générale, les bolchevistes ont nommé de nombreux Comités secrets qui prennent des mesures pour approvisionner en combustible et en nourriture les révolutionnaires et leurs familles, et pour empêcher, par contre, les autres membres de la communauté de s'en procurer. Il a été dit à la réunion (une réunion privée tenue à Londres par les léninistes) que le jour où se produirait ce vaste conflit industriel à Londres et dans les provinces anglaises, la police métropolitaine et une grande partie de la police de province refuseraient d'agir contre les grévistes.....

» Il y eut, en outre, une discussion sur la presse « capitaliste ». On fit observer que, si certaines éventualités se produisaient, les révolutionnaires devaient prendre des mesures pour empêcher la publication des journaux, en coupant la force motrice et la lumière aux imprimeries. Les bolcheviks prétendent aussi qu'ils ont beaucoup de partisans dans l'administration des postes, et laissent entendre que, grâce à ce concours, ils sont souvent à même d'intercepter des messages officiels.

» Les bolcheviks de Londres font usage de mots cabalistiques et sont en rapports étroits avec toutes les Sociétés anarchistes secrètes de l'Europe. Un des moyens qu'ils ont de se reconnaître les uns les autres est de siffler un passage ou deux d'un certain air populaire..... » (Lysis citant le *Times* dans la *Démocratie nouvelle* du 23 janvier 1919.)

Nul doute qu'en France quelque chose d'analogue ne soit en train.

(2) Cf. à ce sujet les textes intégraux de ces radios dans le *Temps* du 25 mars.

(3) Cette nouvelle n'a pas été confirmée.

principaux représentants démocrates et socialistes de la colonie russe de Paris, ainsi que quelques Français bon teint revenus de Russie. Elle les a entendus contradictoirement dans ses séances du 28 novembre, 1er, 8 et 16 décembre 1918, 10 janvier, 14 février 1919 (1). Tour à tour, M. Grenard, M. Charles Dumas, M. Eck, officier interprète à la mission russe ; M. de Nesselrode, président de la *Ligue républicaine russe ;* M. Delevsky, membre de cette *Ligue ;* Mme Rakitnikof, vice-présidente du *Comité exécutif du Soviet central des paysans* (menchevik) ; M. Lerat, ancien professeur aux Instituts Smolny et Kseny ; M. Petit, M. Léon Bernstein ; M. Boris Souvarine, bolchevik de Paris; M. Bouglé (comme interrogateur); M. Séailles (comme président des réunions) ; U. Soukhomline ; le général Savinkof, ancien ministre adjoint à la Guerre, ex-gouverneur de Pétrograd (2); M. Marius Moutet, M. Patouillet, ont échangé des questions, des affirmations, des informations et des contradictions, *versus* et *pro* le bolchevisme. On ne nous donne pas la sténographie de la discussion, qui a dû être vive, mais un compte rendu analytique, d'ailleurs suffisant. Comme dans toutes les séances de la *Ligue,* l'appareil est un peu truqué, et, quand on a l'habitude de ces sortes de recherches, on s'amuse au jeu innocent de MM. Bouglé et Patouillet, l'un questionnant l'autre, suivant un thème assurément convenu. Peu importe, l'essentiel du débat nous intéresse seul, et nous l'avons. Que nous apprend-il sur le bolchevisme ? Peu de choses que nous ne puissions connaître par ailleurs. Son mérite réside surtout dans son caractère de bilan, de recension globale, d'inquisitions contradictoires (3).

QUELQUES UNANIMITÉS

Avant d'examiner les chefs de discorde, énumérons d'abord, pour notre profit, les unanimités. Il y en a un certain nombre qui valent d'être signalées.

1° L'admiration des principes wilsoniens

Le président Wilson, comme un dieu d'Epicure, a plané au-dessus de tout le débat. Frères et frères ennemis, tous se réclament de ses quatorze principes. Il est extrêmement curieux de le constater : au lieu de chercher des faits, les différents orateurs ont cherché l'approbation de M. Wilson : « Pensons à Wilson, dit l'un d'eux, voilà ce qu'il faut. » Tous ils prétendent se conformer à ce que je suis bien obligé de nommer son *tettarodécalogue,* depuis M. Eck (1), partisan déclaré d'une intervention antibolcheviste, M. Charles Dumas ou M. Petit, également interventionnistes (2), jusqu'à M. Souvarine, avocat subtil et pertinent de l'indéfendable bolchevisme (3), lorsqu'il rappelle « le magnifique hommage rendu par le président Wilson aux négociateurs bolchevistes, dans son message du 8 janvier 1918 », message dont il relit des extraits singulièrement peu flatteurs pour la perspicacité américaine (4). La seule conclusion que nous devions tirer de cet accord, c'est, me semble-t-il, la nullité pratique des principes wilsoniens.

2° La répugnance des Russes à toute intervention véritable

Entendons-nous : les minoritaires ou républicains russes exilés à Paris réclament tous notre appui ; ils le mendient, mais comme ils ont quêté nos milliards, avec l'intention bien arrêtée de se servir de nos ressources pour leurs fins personnelles. « Intervention purement morale » (c'est-à-dire financière), dit M. Efremof (5); « aide économique, aide sociale », récite à son tour M. Eck (6); « pression morale », laquelle affirme sans rire M. Petit, fera comprendre au bolchevisme « qu'il doit disparaître »; « morale et économique », dit M. Léon Bernstein (7). M. Delevsky est encore plus catégorique : « La Ligue *républicaine russe,* affirme-t-il, conçoit plutôt l'action des alliés comme une aide, comme un secours (8) ; M. Soukhomline va jusqu'à mettre en garde les démocrates alliés contre le rétablissement d'une dictature quelconque (9). Quant à M. Souvarine, il répugne naturellement à toute idée d'intervention quelle qu'elle soit (10).

A peu près seuls, M. Perskine et le général Savinkof envisagent une franche intervention démocratique et militaire (11).

En réalité, nous nous débattons dans les mots. Avec un peuple dénué de bon sens et

(1) On en trouve le compte rendu dans les numéros 3 et 4 du *Bulletin des Droits de l'homme,* portant la date des 1er et 15 févr. 1919 (parus tous les deux le 23 mars).

(2) On consultera utilement sur l'*affaire Kornilof* un article de M. SAVINKOF, dans le *Mercure de France* du 1er avril 1919 ; tous les torts y sont donnés à Kerenski.

(3) Notons pourtant qu'aucun réactionnaire n'a été entendu. Mieux : aucun délégué de la nuance Denikine ou Koltchak (soutenus pourtant par l'Entente) n'a été admis à la barre, et les plus modérés des Russes qui déposèrent sont des ennemis déclarés des gouvernements d'Omsk et du Kouban. Cette omission nous impose donc les réserves les plus expresses. En réalité, l'énigme russe subsiste aussi brumeuse, puisque le seul parti qui ait réussi avec les bolcheviks à gouverner fut écarté du débat. Je ne tiens pas, en effet, pour sérieux le gouvernement de l'inénarrable Tchaïkovsky à Arkhangel.

(1) N° 3, p. 108. Le mot sur Wilson est de M. Delevsky (n° 4, p. 175).

(2) *Id.,* p. 120 et 128. M. Bernstein (p. 135) ne craint même pas d'affirmer que *la révolution russe a ouvert la voie au wilsonisme.*

(3) *Id.,* p. 141.

(4) M. Wilson loue avec emphase la « largeur de vues, la générosité d'esprit, la sympathie universelle » du peuple russe, qui doivent, assure-t-il, « provoquer l'admiration de tout ami de l'humanité ».

(5) N° 3, p. 108.

(6) *Id.,* p. 110.

(7) *Id.,* p. 132.

(8) N° 4, p. 163.

(9) *Id.,* p. 174.

(10) *Id.,* p. 171.

(11) *Id.,* pp. 176 et 189.

apathique comme le peuple russe, la question ne mérite même pas d'être posée. Le plus fort le gouvernera, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit le plus fort.

3° La toute-puissance du bolchevisme

Là-dessus, accord parfait. Aucune réaction spontanée ou préméditée n'est à attendre du peuple russe. Depuis le 6 juillet 1918 (1), la terreur règne et comprime tout : « Il est difficile, sinon impossible aux Russes, déclare de son côté M. Efremof, de se libérer eux-mêmes du joug bolcheviste, car le *gouvernement bolcheviste est bien organisé* et dispose d'une force armée qui lui assure la supériorité sur ses adversaires, isolés, mal pourvus en armes et en matériel de guerre. » (2) « Le *bolchevisme*, précise M. Eck, *peut durer indéfiniment* » (3), d'accord avec M. de Nesselrode, qui reconnaît que « la Russie manque du ressort et des moyens nécessaires pour lutter contre la tyrannie bolcheviste » (4).

De même M. Dumas : « La Russie, avoue-t-il, ne peut se sauver elle-même. » (5) Pourquoi ? « C'est que, affirme M. Léon Bernstein — qui se dit pourtant antibolcheviste, — *le bolchevisme a des racines très profondes en Russie.* » (6)

Un spécialiste, le général Savinkof, admet que « les patriotes sont pratiquement incapables de le vaincre » (7) faute de forces suffisantes, surtout faute de matériel, car les deux armées s'équivalent à peu près en nombre : 350 000 environ. Aussi M. Patouillet, qui a récité des choses fort intéressantes, peut-il conclure :

Les bolchevistes peuvent se maintenir au pouvoir tant qu'ils ne se heurteront pas à une force supérieure à la leur.

Si le tsarisme est tombé si facilement, c'est parce qu'il n'a pas été soutenu par l'armée. Les bolcheviks se sont instruits en voyant succomber successivement l'ancien régime et le gouvernement provisoire de Kerenski. Connaissant la passivité et la résignation slaves, ils se sont attachés à reconstituer une force armée ; de là, la création d'une garde rouge et d'une armée rouge.

Ils ont la volonté de durer, ce qui, en Russie, est un élément de puissance ; et ils peuvent rester les maîtres encore un certain temps, bien que les paysans et même les ouvriers soient déjà guéris des utopies bolchevistes (8).

La volonté de durer ! Tout est là, et il faut voir comment ils l'exercent. M. Soukhomline, entre tant d'autres, a divulgué des faits bien curieux :

Pour vous donner une preuve de la méthode employée par les bolcheviks, il me suffira de vous dire qu'ils dissolvent les Soviets lorsque la majorité des membres fait de l'opposition.

Un article de la *Novoïa Jizn d'Aviloff* en fait foi. Voici encore la preuve que de nombreux Soviets sont dissous (Tamboff, Zlatoust, Tver, Sormovo, Nijni-Novgorod, Jaroslavl, Tachkent, etc.) (Voir *Izvestia* et *Pravda*, reproduits par les *Echos de Russie*, 21-22.)

D'autre part, dans un numéro de juillet du même journal, on peut lire ces lignes : « Il faut rendre cette justice que jamais, même pendant les persécutions des bolcheviks, la liberté des ouvriers n'a jamais été supprimée comme maintenant. Autre exemple : dans l'*Izvestia*, moniteur des Soviets, on peut lire des communications officielles comme la suivante : « Si les mencheviks font de la propagande, la mort les menace. » (Kazan.)

Au moment où la Russie se débattait dans des difficultés inouïes pour assurer des vivres à ses nationaux, un Congrès de ravitaillement s'est réuni et a proposé au gouvernement de travailler en dehors de toute politique. Il a élu une Commission spéciale composée de coopérateurs distingués, de gens compétents et ayant une grande expérience. Les bolcheviks ont répondu à ce geste par l'arrestation de cette Commission de neuf membres (déc. 1917).

Que peut-on espérer d'un gouvernement qui conçoit la lutte des classes comme l'extermination de la classe à combattre ! (Voir *Krasnaïa Gazette* ou *Gazette rouge*, organe du Soviet, 30 août-5 septembre.) (1)

Et cela nous conduit à une dernière et quatrième unanimité, celle de l'esclavage, de la misère et de l'abomination russes depuis deux ans.

4° Famine, servitude et corruption

Là encore, personne ne le conteste : la Russie se meurt :

En ce qui concerne le pain, la famine règne à tel point que Saint-Pétersbourg a perdu le tiers de sa population. A Moscou, la situation est presque aussi grave. Le prix du kilogramme de farine atteint 30 francs ; deux sortes de personnes peuvent seules se nourrir : ou les gens très riches, ou les partisans actifs du gouvernement (2).

M. Delevsky va plus loin : les usines ne travaillant plus, il n'y a plus d'objets fabriqués ; le paysan ne trouvant plus rien à échanger, travaille juste pour soi. D'où famine : « La Russie

(1) N° 3, p. 102 (témoignage de M. Grenard).
(2) *Id.*, p. 108.
(3) *Id.*, p. 109.
(4) *Id.*, p. 111.
(5) *Id.*, p. 120.
(6) *Id.*, p. 131.
(7) N° 4, p. 188. Au début, les bolcheviks n'avaient que 20 000 hommes. Grâce à de fortes payes (350 roubles pour l'infanterie, 500 pour la cavalerie, plus des privilèges pour les familles des soldats), ils ont recruté des armées.
(8) *Id.*, p. 205. Il dit encore : « Tous les partis en Russie sont ruinés, dispersés..... incapables..... de lutter contre l'oppression bolcheviste. » (P. 203.)

(1) N° 4, p. 151.
(2) Témoignage de M. Grenard (n° 3, p. 101) confirmé par M. Patouillet (n° 4, p. 190). On consultera en outre avec le plus grand profit : *l'Enfer bolcheviste à Pétrograd. Sous la commune et la terreur rouge*, par Robert Vaucher. Un vol. de 434 pages (19 × 12 cm). 5 francs. Perrin et Cie, 35, quai des Grands-Augustins, Paris-VIe.

Cet ouvrage, plein de vie, d'information et de mouvement, nous fait assister aux principales scènes de la vie et des événements russes sous le régime bolcheviste. L'auteur est revenu écœuré de son voyage. Lire principalement ce qui concerne la famille Tolstoï. — Excellent. — M. Vaucher a noté que les popes villageois sympathisaient parfois avec le bolchevisme. (Cf. une incroyable anecdote, p. 130.) Ailleurs, l'orthodoxie lutte contre le bolchevisme.

se meurt, le peuple russe se meurt, et il n'y a aucune issue à cette situation tragique. » (1)

M. Petit n'est guère plus rassurant :

Le régime bolcheviste — dit-il —, aboutit au découragement complet du producteur. En voici un exemple qu'on peut généraliser.

« Quand j'ai traversé toute la Russie du Nord, j'ai causé avec quelques habitants, vivant non loin des bords du lac Onéga. La population de cette région vit de la pêche. Je demande à l'un d'eux :

» — Peux-tu me vendre du poisson ?

» — Non, me répond-il, nous n'en avons pas.

» — On ne pêche donc pas ?

» — On ne pêche plus maintenant, parce que » chaque fois que nous rapportions du poisson, les » gardes rouges nous le prenaient. » (2)

M. Souvarine, bolchevik endurci, n'essaye nullement de blanchir le tableau. Il admet tout : la famine, le manque de transports, les désordres, la terreur et la dictature (3), et ne craint pas de dire que la Russie doit faire face à « la crise la plus tragique qu'un pays ait traversée dans les temps modernes » (4).

Crise matérielle et crise morale. Ecoutez plutôt M. Petit nous parler des pots-de-vin qui permettent de tout obtenir : « La corruption dépassse, dit-il, tout ce qu'on a connu du temps du tsarisme. » Et plus loin, après avoir stigmatisé les Soviets d'usine, qui ne cherchent qu'à faire payer leurs concessions : « La démoralisation est complète (5). La paresse s'est développée d'une effroyable façon. L'anarchie est absolue, à peu de distance du centre. D'abord, parce que, en dépit de ses affirmations, le gouvernement bolcheviste n'a pas derrière lui les masses populaires ; ensuite, parce que les innombrables Soviets agissent chacun à sa guise ; et chacun fait le cas qu'il lui plaît des décrets de Lénine. » (6)

---

(1) N° 4, p. 114.
(2) *Id.*, p. 127.
(3) *Id.*, pp. 133 à 150.
(4) *Id.*, p. 136.
(5) De même, M. Patouillet, plutôt favorable au bolchevisme, reconnaît que « la corruption sévit » (n° 4, p. 199).
(6) N° 3, pp. 126-127.

Il n'est pas douteux, par exemple, que, dans bien des cas, l'état social de la Russie n'ait rétrogradé vers l'organisation la plus primitive de la justice. Le numéro 15 du *Bulletin de la Ligue républicaine russe*, cité (pp. 163 et suiv.) par la *Revue* du 1er avril 1919, contient à cet égard les exemples les plus édifiants.

Après avoir spécifié que le lynchage est devenu chose courante à Pétrograd et à Moscou, le *Bulletin* rapporte quel *Code civil* a été élaboré dans un village du gouvernement de Tambov :

« Quiconque aura reçu un coup devra le rendre à son agresseur. Des coups suivis de blessures ou de fractures d'os entraînent la peine de mort pour leur auteur. Quiconque aura commis un vol ou recélé des objets volés sera puni de mort. Quiconque aura causé volontairement un incendie sera puni de mort, etc. (*Novoïé Slovo*, 21 févr. 1918, n° 20.) — Pour appliquer ce Code, il a été constitué un tribunal révolutionnaire qui eut bientôt à juger deux voleurs. Ils ont été séance tenante condamnés à mort. On a commencé par tuer l'un d'eux. On lui fracassa la tête avec une barre de fer, puis on lui éventra les côtes avec une fourche. Le second voleur se mit à supplier, en pleurant, qu'on fît venir un prêtre afin qu'il pût communier. Le prêtre qui se présenta réussit à obtenir le pardon pour le coupable, qui eut sa peine de mort commuée en..... vingt-cinq coups de verge.

» Dans un village du gouvernement de Tambov, le tribunal populaire condamna un voleur à la « mort gelée ». Un jour qu'il faisait froid à pierre fendre, on le déshabilla en pleine rue et on se mit à verser sur lui des seaux d'eau, jusqu'à ce qu'il devînt un bloc de glace. Quelqu'un, par pitié, l'acheva d'un coup de revolver. (*Dielo Naroda*, n° 29, 26 avril 1918.)

» Ailleurs, une paysanne ayant, avec l'aide de son amant, tué son mari, le tribunal populaire la condamna à être ensevelie vivante.

» Dans le gouvernement d'Oufa (*Oufimsky Viestnik*, 19 mars 1918, n° 38), le Comité de canton a ordonné de brûler quatre personnes soupçonnées de pillage, parmi lesquelles une femme dans la dernière période de grossesse. Tout le canton se rassembla pour voir le supplice.

» Pour peu qu'on le veuille, dit un journal de province (*Zaria Rossii*, 28 avril 1918, n° 10), on pourrait citer à profusion des faits semblables, puisés dans toutes les parties de la Russie. »

Telle est cette révolution, fille de Tolstoï, qui, dans son ouvrage *Tu ne tueras point* (dont la publication fut interdite en Russie, puis en Allemagne), poussait l'idéologie jusqu'à supprimer toute institution militaire par horreur du sang versé. Le parallèle avec Rousseau ne s'impose pas, il éblouit, et c'est ce qu'observait récemment un des rédacteurs du *Japan Weekly Chronicle*.

Mais c'est alors que l'unanimité cesse et que les explications, les divagations et les contradictions commencent. Pour les antibolchevistes, c'est Lénine le grand responsable ; pour les bolchevistes, c'est l'opposition. D'où la nécessité d'examiner en soi le régime bolcheviste.

DÉMOCRATIE ? SOCIALISME ? ANARCHISME ? DICTATURE ?

A vrai dire, l'essence du bolchevisme est malaisée à déterminer. On y relève des traces de toutes choses. On y a vu, à l'*Action Française*, de « l'élixir de démocratie », et on n'a pas eu tort ; les démocrates de la *Ligue des Droits de l'homme* russes et français le stigmatisent comme antidémocrate et antisocialiste. M. de Nesselrode signale même parmi les membres de l'organisation centrale bolcheviste du ravitaillement de très nombreux aurochs (aristocrates ultra-réactionnaires) et d'anciens affiliés à l'Ochrana (police secrète) (1).

M. Delevsky prononce un vrai réquisitoire :

Au point de vue des principes *démocratiques*, dit-il, le bolchevisme est une *usurpation*. Les bolcheviks ont accaparé le pouvoir par un coup d'Etat bonapartiste. C'est une petite minorité qui asservit un grand peuple et un grand pays, en s'appuyant sur une garde rouge mercenaire et sur une soldatesque démoralisée. *Leur pratique est l'antipode de la démocratie* ; leur politique est celle des tyrans de la Grèce antique et du césarisme ancien et moderne. *C'est la négation de la souveraineté du peuple* (la Constituante chassée),

---

(1) N° 4, p. 111.

des droits élémentaires politiques et des libertés conquises par la révolution démocratique. Ils ont renversé par la force brutale le gouvernement provisoire démocratique, qui représentait toute la démocratie russe, tous les partis, et les courants démocratiques, socialistes et non-socialistes. Ils ont supprimé la liberté de la presse, le droit de réunion et de coalition ; ils ont abrogé les garanties judiciaires ; ils exercent des massacres en masse, même sans jugements et sans condamnations formelles. Ils ont complètement désorganisé la vie sociale et politique du peuple russe par leurs procédés d'anarchie et de tyrannie. Or, la démocratie, c'est la conquête primordiale des temps modernes, et c'est cette conquête qui est menacée non seulement en Russie, mais dans tous les pays civilisés libres (1).

Il continue sur ce ton, prouvant que le bolchevisme autorise l'autocratie, le bonapartisme, etc. ; qu'il est antisocialiste parce qu'antidémocratique et antiégalitaire ; qu'il ruine la production par la démagogie, et qu'il a trahi l'internationalisme par ses connivences avec Guillaume II. Le triomphe du bolchevisme « sera la fin de la démocratie, de la civilisation, du socialisme ; ce sera peut-être le retour au moyen âge ».

De fait, Lénine lui-même contresigne un peu ce jugement : dans *son appel aux communistes du monde entier*, publié à l'occasion du premier Congrès de l'Internationale communiste, à Moscou (2), ne dit-il pas :

Pendant la guerre et la révolution s'est définitivement révélée non seulement la faillite complète des vieux partis socialistes et social-démocrates, et, par suite, celle de la deuxième Internationale, mais aussi l'incapacité des éléments intermédiaires de la vieille social-démocratie (ce qu'on nomme le « centre ») pour les actions révolutionnaires actives.

Plus loin, aux paragraphes 8 et 9 et suivants, il précise :

VIII. — L'ancienne Internationale s'est divisée en trois groupements principaux : les social-chauvins avoués, qui, durant toute la guerre impérialiste des années 1914-1918, ont soutenu leur bourgeoisie, en transformant la classe ouvrière en bourreau de la révolution internationale ; le « centre », avec Kautsky comme théoricien, qui présente une association d'éléments toujours instables, incapables d'aucune politique déterminée, et même quelquefois de véritables éléments de traîtrise ; et, enfin, l'aile gauche révolutionnaire.

IX. — *A l'égard des socialistes chauvins, qui, dans les moments les plus durs, combattent partout les armes à la main contre la révolution prolétarienne, il n'y a que la lutte sans merci qui soit acceptable.* Quant au « centre », il faut séparer de lui les éléments les plus révolutionnaires, le critiquer impitoyablement et démasquer ses chefs.

Et ainsi de suite. Mais ce n'est qu'une attitude en face d'étiquettes politiques. Dans son fond, le bolchevisme procède indubitablement de la démocratie et du socialisme, dont il n'est que l'exaspération : le pillage, dont M. Lerat dénonce la pratique (1), ne procède-t-il pas du besoin égalitaire ?

M. Charles Dumas indique bien la filiation ; il tient à le déclarer :

Je ne puis pas être considéré comme suspect d'antipathie, *a priori*, à l'égard des bolcheviks. Les bolcheviks ont commencé par être une fraction qui se recommandait du marxisme dans l'Internationale. Je suis moi-même marxiste.

J'ai compté nombre d'amis personnels parmi les chefs du bolchevisme, etc.

Un bolchevik connu, M. Souvarine, n'accorde guère de sens au mot *démocratie*. D'autre part, il a lu aux ligueurs des Droits de l'homme une longue et curieuse lettre du capitaine Sadoul, le protégé de l'ancien ministre socialiste, M. Albert Thomas, datée de Moscou 1er septembre 1918, où le capitaine Sadoul remarque assez justement :

J'en arrive aujourd'hui à penser que Lénine et Trotski ont vu plus clair que nous, socialistes opportunistes et conciliateurs, qu'ils ont été plus réalistes, *qu'ils sont plus que nous les disciples attentifs et les vrais applicateurs du marxisme* (2).

Qu'est-ce à dire ?

N'oublions pas que le parti fondé par Marx s'appelle la démocratie sociale. Le capitaine Sadoul s'en souvient, et, à la fin de sa lettre, il invite les nations européennes à « lever les yeux vers un idéal démocratique plus pur et plus fraternel » qui est le bolchevisme (3).

Partout nous retrouvons donc la même ornière, la vieille et imperturbable ornière démocratique, démocratique-sociale et socialiste. Que nous apprenait-on récemment ? L'inauguration, à Moscou, sur le boulevard Novinski, d'un monument à Jean Jaurès, en présence de Sverdlof, président du *Comité central exécutif des Soviets;* de Litvinof, l'ancien « ambassadeur » à Londres ; de Kamenef, etc. Le capitaine Sadoul parla de « l'œuvre prodigieuse accomplie par Jaurès, alors qu'il était le chef inspiré et l'âme ardente du prolétariat français ». Il rappela à Trotski qu'il écrivait récemment que « *Jaurès était le plus grand orateur des temps modernes et sans doute de tous les temps* » (4).

Mais on voit plus loin que Jaurès, et l'on regarde derrière lui jusqu'à Robespierre, jusqu'à Marat, dont les statues éphémères ornèrent Pétrograd rouge. Les bolcheviks singent les terroristes français. Tout dernièrement, à l'Institut, M. Morizot-Thibaut lisait une série de lettres lamentables écrites par l'infortuné grand-duc Nicolas à M. Frédéric Masson. Comme tous les libéraux, l'oncle du tsar Nicolas II avait cru au

(1) N° 3, p. 112. De son côté, M. Dumas critique le recrutement antiégalitaire de l'armée rouge, « armée de janissaires » séduits par la haute paye, ni démocrate, ni nationale. (P. 117.)

(2) Publié par les *Izveztia* (Nouvelles) du 24 janvier 1919, et traduit par la *France Libre* du 23 mars.

(1) P. 121.

(2) N° 4, p. 181.

(3) *Id.*, p. 182.

(4) Cf. la *Victoire* du 30 mars 1919, traduisant un article de la *Troisième Internationale*, organe de la section française du parti communiste (bolcheviste) de Russie, n° du 27 novembre 1918.

prince Lvof, à Kerenski. Il dut subir Lénine, dont il contempla les débuts dans la capitale.

Il raconte — ajoute M. Morizot-Thibaut — que les bolcheviks le laissèrent quelque temps tranquille dans son palais, où il avait installé une œuvre de guerre. Puis ils réquisitionnèrent cet édifice pour y installer les tribunaux révolutionnaires. Le président de la Commission était le Juif Ouroutzki, déserteur, condamné à Copenhague pour vol et contrebande. Il posait pour Fouquier-Tinville, dont il singeait les manières. « Il est curieux de voir que ces gens ont la bouche pleine de la Révolution française, dont ils copient les gestes. » (1)

Ces textes sont capitaux. Les bolchevistes se sentent en communion profonde avec la démocratie et le socialisme (2). Qui donc, au nom de la logique, théorique ou vécue, leur refusera ce droit ? Le Concile des *Droits de l'homme ?* Pareille prétention fait sourire.

En réalité, le bolchevisme constitue le terme ultime et fatal du développement démocratique, et c'est ce que M. Souvarine, au scandale des *ligueurs*, s'est attaché à démontrer, et à démontrer victorieusement. S'il y a lutte, c'est une lutte pour l'intégration.

ANATOMIE DU BOLCHEVISME

D'abord, il se défend. Famine ? Désordre ? Anarchie ? Tout cela n'existe que trop, mais à qui la faute ? « A qui, sinon à l'ancien régime ? » (3) Vous entendez déjà le couplet ; je vous en fais grâce ; il y en a toute une chanson. Elle contient quelques vérités, mais ne convaincra personne, pas même Lénine. La paix séparée ? Mais Lénine demandait la paix générale. L'appel aux Allemands ? Mais les alliés ont refusé leur concours. M. Souvarine affirme (p. 141) que les alliés ont empêché, en dépit de toutes les garanties offertes, les bolcheviks de continuer la lutte, par leur refus d'aide matérielle et technique. Aussi bien note-t-il avec justesse que l'éphémère Constituante n'a nullement critiqué la politique extérieure de Lénine (1).

Reste la dictature du prolétariat. Du point de vue *matérialiste* commun aux démocrates ligueurs et aux socialistes, comment refuser un fondement à l'argumentation de M. Souvarine ? « La société actuelle, raisonne-t-il (pp. 144 et suiv.), ne permet d'autre pouvoir que la dictature. » En fait, la soi-disant démocratie n'est qu'une autocratie qui détient les sources des richesses, la possibilité de l'instruction, les conditions essentielles (journaux, rotatives, etc.) à la formation de l'opinion publique. En conséquence, « l'argent confère à la bourgeoisie la dictature (une dictature indirecte, occulte) ; la force seule peut conférer au prolétariat la dictature », dictature temporaire, affirme-t-il, mais violente.

Là-dessus, on se récriera : mais quoi ! Vous taxez Lénine d'usurpation ? Pardon, vous oubliez Lvof et Kerenski (2). Et la Révolution française ! Et la Commune ! D'ailleurs, le degré dans la violence dépend des formes de l'opposition. A opposition platonique, dictature bénigne, comme en France ; à opposition forcenée, dictature sinistre, comme en Russie. La dissolution de la Constituante découle de cette théorie de la dictature. Les Soviets inclinaient à gauche, la Constituante à droite, « il fallait que l'une des deux assemblées disparût » (3). C. Q. F. D.

THÉORIE ET RÉALITÉ

Cet exposé doctrinal ne nous renseigne que sur l'état d'esprit des bolcheviks, très compréhensible, je le répète, au point de vue autoritaire, égalitaire, matérialiste. Malheureusement, il ne suffit pas. La réalité ne compterait-elle plus ? Or, la réalité russe bafoue le bolchevisme tout comme le bolchevisme bafoue la prétendue démocratie occidentale. M. Bouglé a eu le mérite de le faire exposer à M. Patouillet par une subtile maïeutique.

Avant leur dialogue, d'autres témoins avaient rapporté des anecdotes instructives sur l'exer-

---

(1) Académie des sciences morales et politiques, séance du 8 mars 1919. (*Journal Officiel* du 14 mars, p. 2720.)

(2) Cf. les *Nouvelles religieuses* du 15 mars, qui font bien ressortir le développement fatal de l'égalitarisme en bolchevisme.

« L'ouvrier et le paysan russes, hier si humbles, se sentent aujourd'hui en égalité politique avec les plus puissants. Mais pour eux, comme pour tous les miséreux, l'égalité, si elle n'est pas réelle, n'est qu'un rappel incessant de l'injustice et une provocation à la révolte. Et que ces foules simplistes, mystiques et passionnées, tirent de cette idée dangereuse les conclusions les plus outrées, c'est là un phénomène dont un penseur digne de ce nom ne saurait s'étonner.

» D'ailleurs, le socialisme a su créer un milieu très propice à la diffusion de l'égalitarisme le plus destructeur. Emancipation des consciences, lutte des classes, réaction contre tous les privilèges, haine de toute tutelle, et, comme le dit Viviani, « toutes les audaces de la conscience et toutes les ambitions de la pensée » ; pour entretenir ces étranges dispositions, les courants les plus violents de l'irréligion et de l'athéisme, voilà l'atmosphère morbide créée par le socialisme et dans laquelle la chimère égalitaire trouve les plus dangereux aliments. En un tel milieu, elle doit porter ses fruits les plus amers. »

(3) N° 3, p. 137. Je note à ce sujet, dans un article de M. Paul Brulat, paru dans le *Journal du Peuple* du 26 mars 1919, sous le titre *l'Evolution des élites* (la *D. C.* reviendra sur cet article) : « L'habileté des ennemis de la République (française) tend à faire retomber sur elle la responsabilité de tous les désordres. »

(1) Cf. à ce sujet un article dans le même sens de M. Séverac (*Europe nouvelle*, 26 janv. 1919).

(2) M. Souvarine aurait pu citer encore la République du 4 septembre et la plupart des gouvernements démocratiques contemporains, sans en excepter celui de M. Wilson. (Cf. à ce sujet les articles de M. Chéradame, dans la *Démocratie nouvelle*.)

(3) *Id.*, p. 148. Un compagnon de M. Albert Thomas a publié récemment chez Grasset une *Russie bolcheviste* qui n'est pas si défavorable que cela à Lénine.

cice de la dictature léniniste (1). M. Charles Dumas, notamment, a raconté que Trotski, dans un discours aux Comités des usines (16 juillet 1918), déclare que « l'armée bolcheviste était la classe ouvrière armée ». La bourgeoisie y servait, « non avec des fusils, mais avec des balais », par pelotons spéciaux affectés aux corvées. Quant aux libertés! Plus de liberté de réunion, plus de liberté d'opinion.

Un décret fut rendu : quiconque parlera contre le gouvernement bolcheviste sera traduit devant le tribunal révolutionnaire. Cette situation a encore été aggravée par la dictature du *Comité pour la lutte contre la contre-révolution*, qui a le droit de procéder à des exécutions sommaires (2).

Et la liberté de la presse!

Diverses mesures aboutirent à la suppression radicale des journaux. Tout d'abord, une censure sévère a été établie, des pénalités financières ont permis de frapper les journaux adverses ; puis la diffusion des divers organes a été entravée ; un arrêté local de Kalouga interdit purement et simplement tout abonnement aux journaux appartenant à certains partis ; parfois le tirage de ces feuilles est subordonné à l'acquittement de droits très lourds (trois roubles pour chaque numéro acheté ou vendu, par exemple) ; le plus souvent, la distribution est strictement réglementée, et des amendes sanctionnent sévèrement la moindre infraction (3).

Au point de vue électoral :

Tous les Soviets non bolchevistes sont dissous. Les élections se font généralement ainsi : dans la salle d'élection, on invite les électeurs opposants à passer d'un côté où se trouvent plusieurs gardes rouges armés. Souvent même, les élections sont faites par quelques citoyens en dehors de la masse des électeurs (4). Le président du Soviet de Moscou n'est même plus élu, mais nommé par simple prikase du pouvoir central (5).

Par là-dessus fleurit la concussion et sévit la terreur : « On a l'impression que la Russie est soumise à la domination d'une bande à Bonnot. »

M. Petit confirme le tableau. Il pense que tout aurait pu s'arranger au début. Dans l'industrie, les ingénieurs étaient prêts à travailler à l'entente, mais on souleva les masses contre eux. L'instabilité des *Soviets d'usines* sans cesse réélus, renversés, chassés, remplacés ; les exigences sans cesse renouvelées des ouvriers rendaient toute collaboration impossible.

Un ingénieur français de premier ordre avait été envoyé à l'usine franco-russe de Pétrograd pour remettre à flot cette entreprise (novembre et décembre 1917). Remarquablement intelligent, parlant bien le russe, averti de la situation politique et sociale et l'acceptant, il entra en pourparlers personnellement et quotidiennement avec le Soviet de l'usine ; et, chaque jour, il faisait établir des procès-verbaux de ces entretiens. Mais le Soviet avec lequel il était en contact fut d'abord présidé par un fou, sorti quelques mois auparavant d'un asile d'aliénés! (1) Vous jugez de la peine qu'il y avait à s'entendre dans ces conditions. Sans se décourager, cet ingénieur proposa, chaque fois qu'il y avait désaccord, de soumettre le différend au commissaire du peuple du travail, Chliapnikof. Ainsi fut fait. Et lui, patron, avait tellement raison, que ce commissaire du peuple, doué de bon sens, ne put lui donner tort! (2)

Quand M. Souvarine trouve « puéril » (p. 135) de rendre les Soviets responsables de la désorganisation, je crois bien qu'il est seul de son avis. Héritiers des *clubs* révolutionnaires, les Soviets ruinent l'industrie russe, comme les clubs ont anéanti notre ancienne marine. Dans ce sens, la non-élection de leurs présidents, leur maintien automatique, est un progrès qu'il ne faut pas reprocher à Lénine (3).

Cette remarque nous achemine à une série d'observations dues à M. Patouillet, qui n'a pas pour le bolchevisme une répugnance bien vive. Questionné par M. Bouglé, il énumère ainsi les réformes positives réalisées par le bolchevisme :

1° *La réforme de l'orthographe* (bien imparfaite, mais qui serait bien intéressante, le russe étant, à ce point de vue, avec l'anglais, le portugais et le danois, l'une des langues les plus déshéritées) ;

2° *La réforme du calendrier*, mal vue des orthodoxes, mal observée aussi, parce qu'elle ne tient pas compte des fêtes religieuses ;

3° *Nationalisation de l'industrie ;*

4° *Nationalisation du commerce ;*

5° *Ravitaillement ;*

6° *Réorganisation de l'enseignement ;*

7° *Régime de la terre.*

Mais ces différents points nécessitent un développement particulier, qui nous ouvre d'immenses perspectives.

LA REVANCHE DES ÉLITES

Il se passe, en effet, dans le bolchevisme, des événements extraordinaires, qui ne constituent ni plus ni moins qu'un *affermissement de sa situation politique par le reniement de ses idéals.* Là encore, le précédent de la Révolution française, avec sa conversion au militarisme conquérant dans les derniers mois de 1792, ne saurait être passé sous silence. En Russie, le phénomène occupe une place encore plus considérable qu'en France, par suite de la violence du cataclysme non plus seulement politique, mais social.

Donc, que s'est-il passé ? Ceci, que les méthodes bolchevistes ont fait fiasco, et que, pour conserver le pouvoir, les bolcheviks ont dû

(1) Dans certains cas, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'étrangers à ménager, les bolcheviks poussent la ruse et le sang-froid à un très haut degré ; ils ne les condamnent à mort qu'après leur avoir fait franchir la frontière. (Cité par M. Patouillet, p. 193.)

(2) P. 119.

(3) P. 118.

(4) Cette méthode rappelle trait pour trait celle des *clubs* en 1792-1793.

(5) P. 119.

(1) M. Petit ne trouverait-il pas l'équivalent de cette situation burlesque dans certaines de nos assemblées démocratiques, voire dans certaine préfecture ?

(2) N° 3, pp. 124-125.

(3) M. Patouillet estime les chefs bolchevistes « intelligents et habiles » (p. 193).

renoncer à leurs méthodes ; après avoir expulsé les ingénieurs des usines, ils songent à les y ramener. En réalité, au moment où déposait M. Patouillet, la réforme était accomplie. Le *Times* rappelait récemment un discours de Lénine (1) au *Comité central* exécutif, invitant les ouvriers à travailler davantage et « à obéir sans contestation aux seuls ordres du directeur de l'usine où ils étaient employés ».

M. Patouillet n'a pas non plus parlé de l'armée. Les réformes de Trotsky l'ont, depuis quelques mois, dotée d'une discipline de fer ; non seulement la peine de mort est rétablie, mais on l'applique à des peccadilles, et les officiers de carrière y ont repris si bien leur place que, tout dernièrement (26 mars), un député socialiste français prétendait à la Chambre que Broussilof avait repris son commandement (2) ! En tout cas, suivant l'*Indépendance polonaise de Paris* (3), « les troupes bolchevistes qui sont entrées à Kief..... sont conduites par des officiers de l'ancienne armée russe, qui désirent en finir avec le séparatisme ukrainien. Le général Klembovsky, qui les commande, fut chef d'état-major du général Kornilof ».

En revanche, M. Patouillet a longuement détaillé la réforme de l'enseignement. Ce fut d'abord le bouleversement :

Des chaires d'enseignement socialiste furent créées pour la propagation des doctrines économiques révolutionnaires ; des « Universités prolétariennes » furent organisées. Les diplômes, considérés comme institution « bourgeoise », ont été supprimés ; l'accès des Universités a été accordé à tous ; et, pour permettre aux « travailleurs » de suivre les cours, les professeurs ont été tenus de les faire de 4 à 8 heures du soir.

Théoriquement, certaines de ces mesures étaient bonnes ; pratiquement, elles ont manqué leur but. La masse russe est trop ignorante pour comprendre ce qui lui était enseigné ; les nouveaux élèves, rebutés par les difficultés insoupçonnées de l'enseignement, abandonnent vite la pensée d'entamer des études ; les auditoires se réduisent de plus en plus ; les inscriptions, innombrables aux premiers jours, diminuent de jour en jour.

A la suite de cet essai de démocratisation (4) du haut enseignement, on a dû constater que, pour suivre avec fruit la plupart des cours, il fallait posséder un minimum de connaissances. *Là, comme dans l'industrie ou le commerce, il a fallu revenir à l'ancien système.* On exige maintenant des diplômes pour certaines branches ; les étudiants dispersés depuis 1917 reviennent, les professeurs reprennent leurs chaires ; ce mouvement, encore timide, s'esquisse cependant avec netteté ; les Universités de Moscou ont repris à peu près leur activité en novembre dernier (5).

L'enseignement secondaire, livré à l'élection et au contrôle des élèves, est, par contre, tombé à rien. On y applique les rêveries de Rousseau sur le travail manuel. Il est gratuit et ouvert à tous. Son seul défaut est de mourir insensiblement (1).

(1) Numéro du 1er février 1919.
(2) Cf. *D. C.* 1919, p. 261 et p. 268.
(3) *Indépendance polonaise* du 29 mars 1919, p. 3, col. 2.
(4) M. Patouillet dit fort bien : *démocratisation*.
(5) N° 4, pp. 199-200.

VUES D'AVENIR

Cela étant, que peut-on augurer du bolchevisme ? A supposer qu'il ne périsse pas à la suite d'une défaite militaire, fort désirable et fort possible, rien n'empêche de lui prêter une existence prolongée, sinon glorieuse. Il n'est nullement certain, comme le prophétise mélodramatiquement M. Delevsky, que le peuple russe cherchera son salut « dans une monarchie noire réactionnaire et sanglante » (2).

Qui sait même s'il ne renoncera pas à la dictature en forme pour recourir à la dictature larvée, à laquelle une Constituante plus ou moins domestiquée servirait d'écran, comme cela se passe en France, au bénéfice des intérêts radicaux, avec la Chambre et le Sénat ?

Il paraît bien établi — M. Vaucher insiste sur ce point avec tant d'autres — que les paysans ne lâcheront pas la terre qu'ils ont partagée, que les ouvriers tiendront à conserver des privilèges. Dans un pays rudimentaire comme la Russie, bien des choses, impossibles ailleurs, peuvent s'acclimater. De toute façon, le mouvement bolcheviste en Russie et en Hongrie tend à s'identifier avec le nationalisme, ce qui ne constitue pas le moindre de ses avatars à rebours. Une accentuation du retour aux élites en sortira-t-elle ? En ce cas, le bolchevisme rétrograderait de plus en plus au type des autres Etats européens. Son histoire rappellerait alors celle de ces novateurs religieux de l'Inde, partis en croisade pour l'abolition des castes, et qui, traqués par le besoin, repris par les nécessités de l'habitude, en sont arrivés peu à peu à constituer une caste à part, une caste de plus (3).

(1) En matière agricole, les bolchevistes ont dû semblablement renoncer à leurs *Comités* de miséreux pour chercher appui auprès des paysans petits propriétaires. Lénine adepte de M. Compère-Morel !
(2) N° 3, p. 114.

une caste à part, une caste de plus (3).

1919), le prince Lvov, après avoir jeté feu et flamme contre les bolcheviks, nous menaçant d'un assaut bolcheviste russo-allemand sur le Rhin, termine par cette remarque, qui semble étonnamment juste :

« En somme, le résultat général de la guerre a été d'ouvrir la voie à la démocratie dans le monde entier, y compris en Russie. Sans doute, en Russie (comme, du reste, aussi en Allemagne et en Autriche), le développement démocratique est enrayé par ce singulier mélange d'autocratie et d'anarchie qu'est le bolchevisme. Mais nous espérons que cette crise sera seulement passagère. Déjà, les paysans se détachent du bolchevisme et n'aspirent plus qu'à une seule chose : un ordre légal qui consacrera pour eux la possession de la terre. Cet ordre légal que nous voulons instaurer, vous le voyez, différera foncièrement de l'ancien. *La Russie de demain sera une démocratie paysanne qui prospérera dans l'ordre et dans la liberté*, et de qui ses voisins n'auront rien à craindre. Les nationalités baltiques connaîtront, à côté du nouveau gouvernement russe, une liberté entière. »

Rien ne dit que les bolcheviks eux-mêmes n'instaureront pas cet ordre « nouveau ».

LES TARES INDÉLÉBILES DU BOLCHEVISME

Après tout, les tares fondamentales du bolchevisme ne sont guère plus ignobles, théoriquement, que celles de la démocratie matérialiste, de l'égalitarisme, du socialisme. Tout dernièrement (8 janvier), les six évêques de la province ecclésiastique du Bas-Rhin (Cologne, Trèves, Paderborn, Munster, Osnabrück, Hildesheim) condamnaient de nouveau solennellement, par une lettre pastorale collective, la social-démocratie (1). Ils rappelaient que le dogme fondamental du socialisme est le matérialisme, qu'il détruit, par son égalitarisme, la famille, qu'il nie la propriété privée, et qu'à ces différents titres il est « un adversaire irréconciliable du christianisme et de l'Eglise ». Ne peut-on en dire autant du bolchevisme et de la démocratie matérialiste ? C'est ce que les *Nouvelles religieuses* du 15 mars prétendent pouvoir faire avec preuves à l'appui (2).

Sans doute, la cristallisation des Etats, des régimes et des sociétés a introduit des variantes historiques considérables dans un texte aussi dispersé, aussi travaillé dans tous les sens par tous les appétits. Dans son fond, le bolchevisme se réduit pourtant à un amour immodéré du bien d'autrui, qui le rend parfaitement sinistre, si coloré d'idéologie qu'on le suppose.

Cette idéologie ne manque pas, d'ailleurs, d'habileté (3) dans la façon dont elle côtoie, à son point de départ, les sentiments les plus respectables et les principes les plus assurés.

SAINT THOMAS ET LE BOLCHEVISME

Nous ne saurions donc mieux terminer cet examen qu'en reprenant la pastorale de Carême de S. G. Mgr Foley, évêque de Kildare et Leighlin, dirigée contre le bolchevisme. Après avoir indiqué avec humour que des « païens respectables » se feraient eux-mêmes un devoir de condamner le bolchevisme, il s'en prend au principe d'orgueil qui en fait la base, et il conclut ainsi :

Tant que les peuples ne seront pas délivrés des chaînes de ces théories si répandues, pour retourner à l'enseignement de l'Eglise catholique — le seul qui ennoblisse la dignité et établisse l'autorité des gouvernements, tout en posant des limites raisonnables à la sphère de leur activité, — il est impossible pour tout esprit sérieux de se défendre, en face de l'avenir, d'un sentiment de crainte quasi voisin du découragement (*despair*) (1).

On dira : N'est-il donc pas conforme à cet enseignement de soutenir que *tous les gouvernements civils empruntent leur pouvoir au consentement du gouverné?* Dans le sens où l'entendent aujourd'hui presque tous les non-catholiques et beaucoup de catholiques peu instruits, ce principe n'est pas conforme à l'enseignement catholique, pour cette raison que la notion d'autorité s'est vue tellement pervertie que son essence même se trouve annihilée. En conséquence, la question ni ne se pose, ni ne peut se poser.

Mais, en prenant le mot dans son vrai sens, aucun catholique n'aura d'hésitation à répondre que, dans les pays gouvernés démocratiquement (soit démocraties, soit monarchies), le consentement des gouvernés est une condition indispensable sans laquelle l'autorité, qui vient de Dieu comme de sa source et de son origine, ne saurait être conférée, mais grâce à laquelle elle le sera. En d'autres termes, *le consentement des gouvernés est une condition, mais non une cause originaire* (originating) *ou efficiente*.

Ce n'est plus Karl Marx qui parle, c'est saint Thomas. Puissent peuples et gouvernements, pour leur bonheur matériel, distinguer le son des deux voix !

René Johannet.

---

(1) Nos lecteurs connaissent déjà une lettre analogue de l'épiscopat de Hollande (*D. C.*, 1919, pp. 164-166).

(2) « Portés par [une] logique rudimentaire, nous arrivons à supprimer une à une toutes les institutions, parce qu'elles abritent l'inégalité, et nous écartons toutes les barrières sociales, parce qu'elles font obstacle au nivellement radical. La famille et toutes les institutions sociales créées par les siècles disparaissent donc, emportées par les inexorables exigences de l'égalitarisme à outrance !

» Nous ne sommes pas ici, qu'on le remarque, dans le domaine de l'idéologie pure. L'idée d'égalité est essentiellement pragmatiste ; elle atteint de façon très pratique et très immédiate nos intérêts personnels les plus vitaux. Plus que d'autres, elle est vraiment une *idée-force*. A peine avait-elle été imprudemment lancée dans le monde par la Révolution française que déjà elle portait ses fruits naturels. En 1796, sous le Directoire, Babeuf et ses compagnons, en quatre documents décisifs, *le Manifeste des égaux*, *l'Acte d'insurrection*, *l'Analyse* et *la Série des décrets*, sommaient la Révolution d'achever son œuvre en établissant l'égalité réelle. « La Révolution française, y était-il dit, n'est » que l'avant-coureur d'une autre Révolution plus » grande, bien plus solennelle, et qui sera la der» nière. » (P. 162.)

(3) Je ne partage aucunement à cet égard les idées exposées dans un ouvrage récent : *Leçons morales de la guerre*, par Paul Gautier, professeur de philosophie au collège Stanislas, préface de Louis Barthou, de l'Académie française, ancien président du Conseil des ministres. Un vol. de 258 pages (19 × 12 cm.). 3 fr. 50, majoration temporaire de 1 fr. 25. Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris.

Cet ouvrage, d'une belle tenue littéraire, après avoir exprimé en quatre chapitres *les psychologies générales de la guerre européenne*, étudie les psychologies particulières des belligérants (résistance *belge*, courage *français*, honneur *anglais*, obstination *serbe*, etc.). Pour M. Gautier, le *mysticisme russe* explique tout en Russie, l'enthousiasme de 1914 comme la frénésie de 1917. Ce point de vue nous rend compte de la *couleur* des événements, non des événements eux-mêmes, fussent-ils d'ordre psychologique. Lénine et ses collègues sont des politiques d'un savoir-faire nullement ténébreux, de même que le paysan russe possède de son intérêt matériel une notion très claire — et très sauvage.

(1) Le *Petit Parisien* du 3 avril 1919 (édition de Paris) a publié une interview extrêmement remarquable du cardinal Gasparri. Incidemment, il y est question du bolchevisme, dont Son Eminence dénonce le danger. La censure de Paris, si complaisante pour certaines publications bolchevistes de langue française, a échoppé les propos du Secrétaire d'Etat du Souverain Pontife.

LES « PROBLÈMES » DE SYRIE ET DE PALESTINE

III — LES RIVAUX DU PROTECTORAT FRANÇAIS

[illegible] sitivement, sous la forme, si l'on veut, de mandat de la Ligue des nations, le protectorat exercé depuis des siècles par la France sur des populations aujourd'hui libérées et reconnues autonomes, qui la connaissent et qui l'aiment.

L'Angleterre avant et après la guerre

Nos droits étaient unanimement admis par toute l'Europe avant la guerre, et la *France* 14. 12. 18, sous la signature *Un diplomate*, rappelait à ce sujet l'attention sur un fait capital, l'accord que le prince Lichnowski avait obtenu de l'Angleterre pour l'Allemagne, à la veille de la guerre.

[illegible] la guerre de M. René Pinon, — toute la Mésopotamie, [illegible] ainsi que tout le district de Bagdad et les chemins de fer d'Anatolie.

Les territoires économiques anglais comprenaient la côte du golfe Persique et le chemin de fer de [illegible] ménie une russe.

Ainsi, remarque la *France*, à la veille de la [illegible] Anglais admettaient, en leur donnant [illegible] contrôle de Bagdad jusqu'à Bassorah, que les Allemands occupassent, en réalité, presque toute l'Asie Mineure et la presque totalité de la Mésopotamie. Les deux puissances réservaient formellement *la Syrie, qui était considérée comme la zone placée sous l'influence exclusive de la France, sans aucune discussion sur l'étendue de cette zone prise dans son acception usuelle. On n'en écartait ni la Palestine ni les provinces intérieures. C'était la Syrie, avec ses limites naturelles.*

[illegible] comme équitable, ils peuvent venir nous dire, maintenant que nous avons combattu et souffert ensemble pendant quatre ans pour abattre l'Allemagne : « Ce que nous acceptions alors du Boche, nous ne l'ad- [illegible] »

L'ACCORD SECRET DE 1916

Déjà, l'accord secret de 1916 entre l'Angleterre [illegible] à nos droits séculaires.

---

(1) Cf. D. C., 1919, pp. 276-281.

[illegible]

[illegible] Paris, [illegible] décembre 1918.

Monsieur le Président,

[illegible] dence, le 11 novembre dernier, au sujet de la situation envisagée pour la Syrie dans l'accord provisoire franco-anglais.

[illegible] Mineure. Il est spécialement résolu à assurer, par ses propres soins, l'évolution de la Syrie, en particulier, vers une civilisation pacifique, et il défendra les intérêts de cette nation dans la plus large mesure possible devant les alliés.

G. Clemenceau.

[illegible] qu'il n'en ait pas été ainsi.

MANŒUVRES ADMINISTRATIVES ET CONFESSIONNELLES CONTRE L'INFLUENCE FRANÇAISE

Dans un article des plus importants et docu- [illegible] dénonce nettement, avec nombreux faits à l'appui, les menées des fonctionnaires anglais, en

face desquelles le haut commissaire français demeure inerte. Occupation inutilement prolongée ou réquisition sans raisons valables d'établissements catholiques français, « considérés *comme propriétés ennemies* » — le mot a été dit par le gouverneur de Jérusalem, — alors que certaines maisons allemandes sont respectées ; dévastations et dégâts de toute nature, pires que ceux des Turcs ; mauvaise volonté des autorités, notamment du gouverneur, qui refusait récemment de recevoir des réclamations en *français* ; entraves et retards apportés à l'autorisation pour nos religieux de rentrer en Palestine, à la libre utilisation de leurs immeubles, à leur réparation, à la reprise de leurs œuvres, pendant que les œuvres anglaises sont en pleine activité.

Ceci nous donne peut-être, conclut l'auteur de l'article, la véritable raison de tout.

A leur arrivée dans la région des villes importantes, Jaffa, Jérusalem, [illegible], nos alliés ont eu la révélation d'un état de choses [illegible] pour eux. La vue de nombreux établissements français les a [illegible] surpris.

Evidemment, laisser reprendre vie à toutes les œuvres scolaires ou hospitalières françaises plaçait les [illegible] en état d'infériorité aux yeux de la population libérée ; [illegible] d'abord prêt pour [illegible].

[illegible] France.

Je ne voudrais pas insister sur le caractère confessionnel de ces œuvres. Cependant, il a été tout de suite si nettement [illegible] qu'il m'est impossible de ne pas le signaler.

Prétentions fantastiques des Arabes et des Juifs

Devant les protestations indignées de l'opinion publique, aussitôt qu'elle connut cet inadmissible abandon d'une part de notre zone d'influence, les gouvernements anglais et français annoncèrent que ce traité serait revisé et la question traitée dans toute son ampleur à la Conférence de la paix.

Nous voulons croire à la loyauté et à l'entière bonne foi des hommes d'Etat anglais : furent-ils trompés ou entraînés par l'égoïsme nationaliste étroit de militaires et de fonctionnaires qui rêvaient d'un empire arabe et d'une Palestine juive, protégés britanniques (*Temps*, 21. 3. 19), qui joindraient ainsi aux Indes l'empire des Pharaons ! Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'alors surgirent juste à point, devant le Conseil des Dix, les prétentions aussi impérialistes qu'extravagantes du roi du Hedjaz et du sionisme.

LES CONVOITISES DU HEDJAZ

Le *Temps* (11. [illegible]. 19), ripostant à un démenti officieux d'un secrétaire de la délégation hedjazienne, établit d'une façon précise et inattaquable, d'après le memorandum présenté à la Conférence par l'émir Faïçal, fils et délégué du roi du Hedjaz, les revendications arabes :

1° La Syrie autonome sous le gouvernement [illegible] entièrement la France, avec tout son [illegible].

2° La Mésopotamie, royaume arabe, « arcbouté » par l'Angleterre.

3° La Palestine à l'Angleterre, mandataire de la Ligue des Nations, c'est-à-dire là aussi dépossession de la France.

Presque toute la presse [illegible] le *Journal* (9. 2. 19) et la [illegible] protesté contre ces ambitions, [illegible] sur les menées occultes d'un jingoïsme étroit et de jalousies confessionnelles vraiment inadmissibles, après cinq ans de confraternité d'armes et de sacrifices communs.

C'est ce que laisse entendre M. F. Gaucherand (*Ordre Public*, 23. 3. 19), qui dénonce avec indignation « l'influence française battue en brèche par une entreprise *confessionnelle* étrangère dont notre gouvernement se fait le complice par inertie, par crainte de contrister certains plénipotentiaires », « un impérialisme qui [illegible] « tabous infaillibles » [illegible] ne peut toucher [illegible] l'encens ».

Dans la *Croix* (25. 2. 19), M. Jean Guiraud démontre avec vigueur que « le roi de La Mecque », qui reconnaît l'Angleterre en [illegible] Syrie, ne possède aucun titre pour s'annexer ce pays et éliminer la France.

Et qu'on n'invoque pas — ajoute-t-il — comme un droit, l'occupation ! Car si les Arabes sont à Damas, comme les Anglais en Palestine, c'est parce que nos troupes tenaient, au nom de tous les alliés, la plus grande partie du front occidental. Le principe du « front unique » et du commandement [illegible] comme maîtresse du pays qu'elle occupe. Elle n'y est que comme mandataire de tous.

Le *Temps* du 14 janvier 1919 réclame l'*unité de la Syrie*. En ce qui concerne le projet de rattachement de Damas et d'Alep à une Confédération arabe dont la tête serait au Hedjaz, c'est-à-dire à La Mecque, il fait remarquer, l'histoire en mains, que, depuis la première conquête et la première occupation musulmane, entre 635 et 656, jamais ni Damas ni aucune partie de la Syrie n'ont été sous la dépendance de La Mecque.

Les *Débats* (22. 3. 19) voient pour l'avenir, et, disent-ils, « beaucoup d'Anglais pensent comme nous », dans le panarabisme imaginé par quelques spécialistes trop zélés un danger aussi grave que dans le panislamisme d'Abdul-Hamid et le panturquisme d'Enver Pacha. « Nous ne serions plus les maîtres dans l'Afrique du Nord », observe très justement Saint-Brice dans le *Journal* (cité par la *République française*, 24. 3. 19).

LES APPÉTITS SIONISTES

Plus invraisemblables encore les prétentions sur la Palestine de cet Etat non seulement inexistant, mais que certains Juifs eux-mêmes, notamment M. SYLVAIN LÉVI, professeur au Collège de France, ne croient pas viable.

Dans une lettre à M. de Monzie (*Lanterne*, 10. 2. 19), M. BRAUNSTEIN, membre du Comité directeur de la Fédération sioniste de France, réclame la Palestine juive autonome, sans curatelle d'aucune nation étrangère, admettant seulement pour les Lieux Saints le privilège d'extraterritorialité.

Dans un article des plus intéressants du *Correspondant* (10. 4. 18) sur *le Nationalisme juif et la Palestine*, le R. P. LAGRANGE, O. P., fait ressortir que, pour les 12 à 13 millions de Juifs dispersés dans le monde, le judaïsme est à la fois une religion et une nationalité, et que le sionisme, dont Julien l'Apostat fut le précurseur (Voir article de M. ALLARD, *Correspondant* du 10 août 1901), d'abord repoussé par les rabbins et la Haute Banque, réalise cette conception et n'a cessé de grandir depuis son premier Congrès de Bâle, en 1897, étayé désormais par les notables d'Israël.

L'influence du sionisme anglais de M. Weizmann devient prépondérante, et « les plus riches banquiers d'Amérique n'auraient promis leur concours à l'Entente » qu'en échange des promesses faites par ses hommes d'Etat opinion partagée par Dom BESSE (*Univers*, 8. 12. 18).

L'état humilié où le Juif a vécu durant des siècles a développé en lui le calcul prévoyant aux dépens de la combativité ; mais est-on sûr qu'elle ne s'est pas conservée latente, attendant l'occasion de servir ces prétentions à la domination universelle qui sont demeurées le rêve de tous les « ghettos »? Ce doute même n'est plus possible depuis quelques semaines. La déclaration des droits de l'homme était, pour beaucoup de Juifs, le véritable avènement du Messie. Elle n'est plus qu'un palliatif dont la vertu est épuisée. La grande Charte, répondant dans les temps modernes à la *magna Charta* de Jules César, c'est maintenant la déclaration de M. Balfour. Le *Correspondant* l'a déjà fait connaître, mais on ne saurait assez en peser les termes (1).

« Foreign Office, 2 novembre 1917.

» CHER LORD ROTHSCHILD,

» J'ai le grand plaisir de vous adresser, de la part du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration suivante sympathisant avec les aspirations juives sionistes, déclaration qui, soumise au Cabinet, a été approuvée par lui :

« Le gouvernement de Sa Majesté envisage favo-
» rablement l'établissement en Palestine d'un foyer
» national pour le peuple juif (*a national home for*
» *the Jewish people*) et emploiera tous ses efforts
» pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant
» clairement entendu que rien ne sera fait qui
» puisse porter atteinte soit aux droits civils et
» religieux des collectivités non juives existant en
» Palestine, soit aux droits et à la condition poli-
» tique dont les Juifs jouissent dans tout autre
» pays. »

» Je vous serai obligé de porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste.

» Sincèrement vôtre,

» ARTHUR-JAMES BALFOUR. »

(*Correspondant*, 10. 4. 18.)

Le *Peuple juif* du 7 février 1919 publie, sous le titre « Un anniversaire », un article dans lequel il rappelle que, le 11 février 1918, M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, a adressé à M. Sokolov la lettre suivante :

MONSIEUR,

Comme il avait été convenu au cours de notre entretien le samedi 9 de ce mois, le gouvernement de la République, en vue de préciser son attitude vis-à-vis des aspirations sionistes tendant à créer pour les Juifs en Palestine un foyer national, a publié un communiqué dans la presse.

En vous communiquant ce texte, je saisis avec empressement l'occasion de vous féliciter du généreux dévouement avec lequel vous poursuivez la réalisation des vœux de vos coreligionnaires, et de vous remercier du zèle que vous apportez à leur faire connaître les sentiments de sympathie que leurs efforts éveillent dans les pays de l'Entente et notamment en France.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de ma considération très distinguée. (*Le Peuple juif*, 7. 2. 19.)

Le *Temps* du 10 février 1918, paru le 9 au soir, avait, en effet, publié la note ci-après :

M. Sokolov, représentant des organisations sionistes, a été reçu, ce matin, au ministère des Affaires étrangères par M. Stéphen Pichon, qui a été heureux de lui confirmer que l'entente est complète entre les gouvernements français et britannique en ce qui concerne la question d'un établissement juif en Palestine. (*Peuple juif*, 7. 2. 19.)

Déjà, le 4 juin 1917, M. JULES CAMBON, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, avait écrit à M. Sokolov :

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu m'exposer le projet auquel vous consacrez vos efforts et qui a pour objet de développer la colonisation israélite en Palestine. Vous estimez que, si les circonstances le permettent et l'indépendance des Lieux Saints étant assurée d'autre part, ce serait faire œuvre de justice et de réparation que d'aider à la renaissance, sous la protection des puissances alliées, de la nationalité juive sur cette terre d'où le peuple d'Israël a été chassé il y a tant de siècles.

Le gouvernement français, qui est entré dans la présente guerre pour défendre un peuple injustement attaqué et qui poursuit la lutte pour assurer le triomphe du droit sur la force, ne peut éprouver que de la sympathie pour votre cause dont le triomphe est lié à celui des alliés.

Je suis heureux de vous en donner ici l'assurance. (*Peuple juif*, 7. 2. 19.)

Le *Peuple juif* voudrait voir dans ces déclarations officielles une sorte de billet à ordre dont l'échéance lui paraît arrivée. Mais il semble en étendre singulièrement la conclusion et confondre deux solutions très différentes : création d'un *Etat juif* ou création d'*établissements* juifs. MM. Weizmann, Sokolov et Svosischkin, délégués israélites entendus à la Conférence de la

(1) Traduction de l'*Univers israélite* du 23 nov. 1917, citée dans la *Revue du Clergé français* du 15 déc. 1917.

paix, le 27 février 1919, se sont prononcés pour la première conception, sous le protectorat britannique ; M. André Spire aussi, mais sans le protectorat anglais. M. Sylvain Lévy, professeur au Collège de France, se contente au contraire d'un *établissement national*, tel qu'il a été promis par MM. Balfour et Pichon (*Echo de Paris*, *Journal*, *Avenir*, *Matin*, du 28. 2. 19).

Ce bizarre Etat religieux, de droit divin, suscite les protestations de M. JULES BERNEX dans la *Presse coloniale* (*Paris-Midi*, 27. 2. 19), qui y voit l'origine de nouveaux pogroms. « Que ne reconnait-on alors, ajoute-t-il, le pouvoir temporel du Pape et ne lui rend-on les biens de l'Eglise ? » (1)

Les prétentions juives ne trouvent guère d'écho dans la presse de Paris que chez M. LICHTENBERGER dans la *Victoire* (1er. 3. 19) et M. ALBERT THOMAS dans l'*Information* (1er. 3. 19), qui va même jusqu'à admettre la Palestine juive sous le protectorat anglais.

Tout au contraire, dans l'*Evénement* (8. 3. 19), M. ALEXANDRE BÉRARD, sénateur anticlérical, s'indigne, au nom des « principes de 89 », que l'on ose séparer les Hébreux des autres hommes et constituer un Etat fondé à la fois sur une race et sur une religion.

La *Croix* (4. 3. 19) résume fort bien, sous la plume de M. JEAN GUIRAUD, les raisons qui s'opposent au rêve sioniste. Il serait révoltant de donner à la nation qui a crucifié le Christ les Lieux Saints qu'ils n'ont pas reconquis, où, « sur une population de 700 000 habitants, l'élément juif ne figure que pour un septième, quatre fois moindre que l'élément musulman, deux fois moindre que l'élément chrétien ».

Pour que l'Etat juif puisse se maintenir, sous peine d'être aussitôt renversé par la majorité non juive,

il faudrait réserver les droits politiques et peut-être même civils aux seuls Juifs..... C'est donc, qu'on le veuille ou non, un Etat juif théocratique que l'on prétend fonder en Palestine, en soumettant à 100 000 israélites 200 000 chrétiens et 400 000 musulmans, en un temps où partout on proclame la liberté des cultes, on prétend libérer tous les peuples et toutes les races asservies. Et, comme les grands financiers et les riches d'Israël n'abandonneront pas les pays qui les enrichissent, les Juifs, par un privilège unique, inadmissible, posséderaient deux patries : celle où ils vivent et la Palestine. L'Etat juif est enfin contraire à la formule wilsonienne : « La Palestine aux Palestiniens. »

Paris-Midi (1. 3. 19) incline vers l'idée d'un Etat juif à territoire restreint. Mgr BAUDRILLART, interviewé par le *Matin* (2. 3. 19), se prononce pour le foyer national et contre l'Etat juif ; et M. GAUVAIN semble donner la note du bon sens (*Débats*, 2. 3. 19) : « Le problème se résout à donner aux Juifs des facilités d'établissement, avec des garanties administratives accordées par la puissance protectrice. » Mais, en tous cas, les rêves sionistes, pas plus que les ambitions britanniques, ne sauraient prévaloir contre les droits séculaires de la France.

Le cardinal BOURNE, archevêque de Westminster, qui revient de Palestine, exprime l'avis définitif : « Tout le monde en Palestine est opposé à l'établissement du sionisme, à part les sionistes eux-mêmes. » (*Daily Express*, cité par l'*Action Française* du 24. 3. 19.)

C'est ce que confirme le témoin oculaire particulièrement documenté de la *Croix* (3. 4. 19) :

A l'unanimité, et avec une fermeté irréductible, les délégués et chefs des localités palestiniennes les plus importantes rejettent un *régime juif* dont les Anglais ont imprudemment agité le spectre à leurs yeux. On peut soutenir que le sionisme a été le grand scandale des musulmans et des chrétiens, c'est-à-dire de la grande majorité de la population, et les faveurs dont les Juifs sont l'objet de la part du gouvernement anglais ne font qu'augmenter l'antipathie déjà profonde des islamo-chrétiens contre eux. Elle a eu ses manifestations violentes en pleine rue.

IV — LA VOLONTÉ DES SYRIENS ET LE DROIT DES PEUPLES

Les visées fantaisistes du royaume hedjazien et de l'hypothétique royaume d'Israël, tout frais éclos du cerveau inventif de quelques jingoes attardés, peuvent d'autant moins se substituer à l'influence millénaire de la France en Syrie, en Palestine surtout, qu'elles heurtent de front le principe essentiel de la Ligue des nations, le plus cher au président Wilson : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Le vœu quasi unanime des Syriens, musulmans aussi bien que chrétiens, est, en effet, pleinement d'accord avec notre droit et nos intérêts : *la Syrie intégrale autonome (Palestine, Liban et Damas compris) sous l'égide de la France.*

Les musulmans eux-mêmes se méfient d'une domination arabe indépendante, et ont chargé les délégués palestiniens à la Conférence de la paix de réclamer, comme correctif, le patronage de la France (*Croix*, 3. 4. 19). « Or, on m'assure, ajoute l'auteur de l'article, qu'autour de ces notables musulmans et chrétiens des intrigues sont déjà menées. L'or exerce malheureusement une puissance devant laquelle une honnêteté orientale est sans défense. »

Les dépositions de fonctionnaires ou d'indigènes soigneusement stylés et copieusement rétribués, les plébiscites et la mise en scène savamment préparée, qui, selon toute vraisemblance, attendent là-bas la Commission d'enquête, sont à l'avance frappés de discrédit et ne sauraient prévaloir contre les déclarations, devant la Conférence de la Paix, des chefs autorisés du Comité central syrien, la

(1) Déjà, du reste, le régime provisoire anglais suscite les plaintes des Juifs palestiniens : il nuit à leur commerce et favorise partout les éléments arabes. Et le romancier sioniste anglais Israël Zangwill exprime ainsi sa déception dans la *Jewish Chronicle* du 13, 2, 18 : « Le *foyer* national juif se réduit ainsi à une colonie de la Couronne britannique, avec prédominance numérique de l'élément arabe (*Populaire*, 12. 2. 19).

pétition de plus de 600 000 membres de la nation répandus dans le monde entier et les manifestations répétées des populations intéressées.

C'est notamment le Comité syrien de Zurich qui « proteste énergiquement », dans un télégramme du 10 février à M. Clemenceau, contre les convoitises de l'émir Faïçal, « la Syrie n'ayant rien à faire avec l'Arabie » et « Syrien ne voulant pas dire Arabe » ; il revendique l'indépendance et l'intégralité de la Syrie, y compris la Cilicie, « sous l'égide nettement reconnue de notre mère éducatrice et civilisatrice, la bonne et noble France ». (*Echo de Paris*, 14. 2. 19.)

Le Comité syrien-libanais *du Caire* proteste énergiquement par télégramme contre le rêve arabe, « contre toute mesure de morcellement et toute pluralité d'influence. » (*Corresp. d'Orient*, 15. 3. 19, p. 223.)

Déjà, la présence et l'arrogance des soldats hedjaziens « ont provoqué une exaltation religieuse, qui a déterminé les massacres d'Alep et un état d'esprit déplorable », contre lequel vient de protester le Comité central syrien en son ordre du jour du 18 mars 1919, transmis à M. Clemenceau, où il renouvelle ses protestations catégoriques contre toute mutilation de la Syrie, notamment par la disjonction de la Cilicie, de la Palestine, des ports de Saint-Jean-d'Acre et de Caïffa, qui lui sont indispensables.

C'est le comte CRESSATY, de Damas, qui, en de nombreux articles et conférences, en particulier dans une lettre à l'*Action Française* (10. 2. 19), s'élève au nom de ses compatriotes contre toute diminution du territoire national et de nos droits incontestables.

C'est le supérieur de l'Eglise maronite de Paris, Mgr PHARÈS, qui, à l'occasion d'un *Te Deum* solennel, en présence du cardinal de Paris, le jour de la fête du patron de la nation, saint Maroun, revendique l'autonomie de son pays sous le protectorat français.

Ainsi que le remarque le Dr E.-G. TABET, Syrien lui-même, bien que parlant arabe, les Syriens sont presque tous d'origine araméenne, phénicienne, grecque ou romaine ; une partie de la population du Liban est même d'origine franque. Au point de vue de la culture littéraire et scientifique, de son développement commercial, industriel et agricole, la Syrie diffère complètement de l'Hedjaz. Les prétentions de celui-ci ne reposent donc sur aucune donnée sérieuse. (*Evening Sun*, 8. 1. 19 ; *Corresp. d'Orient*, 15. 3. 19, p. 232.)

L'*Europe nouvelle* (9. 23. 30 nov. et 7. 21 déc. 18) démontre le parallélisme des intérêts de la France et de ceux de la Syrie, la sympathie de la population pour la France, l'éducation française des Syriens, et examine le statut politique qui convient, avec le concours de la France, jusqu'à ce que la Syrie soit assez formée pour se gouverner seule.

C'est surtout la lettre adressée à M. Clemenceau par M. CHEKRI GANEM, président du *Comité Central Syrien*, avec les télégrammes des Comités Syriens-Libanais des Etats-Unis, du Brésil, de la Bolivie, de l'Uruguay, du Chili, de la République Argentine, de Dakar, de Manchester, etc. Ces Comités, qui représentent 600 000 Syriens, demandent unanimement que la Syrie soit placée sous l'égide de la France. « Que notre mère France soit chargée de la reconstitution de la Syrie intégrale », télégraphie le Comité de Pernambuco. (*Matin*, 12. 1. 19.)

C'est enfin le succès grandiose du *Congrès Syrien de Marseille*, où de très nombreux représentants de cet Etat naissant sont venus étudier avec nos commerçants, industriels, ingénieurs et d'éminentes notabilités françaises, l'organisation pratique de leur pays, au point de vue économique, hygiénique, scolaire, scientifique, artistique, archéologique, et où fut hautement proclamée, par MM. Franklin-Bouillon et de Monzie, députés radicaux, l'identité de vues et d'intérêts entre Syriens et Français, réclamant d'un commun accord la Syrie intégrale, autonome et fédérative, sous l'égide de la France. (*Correspondance d'Orient*, 30. 1. 19.)

V — LA VOLONTÉ DE LA FRANCE

Le maintien de notre protectorat correspond donc pleinement à la volonté de ce peuple, de cette *France du Levant*, si française que les Allemands eux-mêmes se virent forcés d'adopter notre langue sur le réseau de Bagdad (*Débats*, 10. 2. 19). — Il y a ici concordance parfaite entre nos droits et le vœu des populations intéressées.

Ce point de vue de l'unité et de l'intégralité de la Syrie est adopté par l'unanimité, peut-on dire, de la presse française. Cette pensée est à la base d'un grand nombre d'articles (*Temps*, 5. 12. 18 ; 1. 2. 19 ; 18. 2. 19 ; *Action Française*, 26. 11. 18 ; *Croix*, 24. 12. 18 ; 17 et 25. 1. 19 ; *Libre Parole*, 9. 1. 19 ; *Rappel*, 7. 12. 18 ; 14. 2. 19 ; *Victoire*, 11. 12. 18 ; 9. 2. 19 ; *Echo de Paris*, 12. 12. 18 ; *Radical*, 12. 12. 18 ; *Lanterne*, 13. 1. 19 ; *Débats*, 13. 1. 18 ; 9 et 10. 2. 19 ; 5. 3. 19 ; *Démocratie nouvelle*, 14. 2. 19 ; *Excelsior*, 17. 2. 19 ; *France Libre*, 18. 2. 19 ; *Univers*, 8. 12. 18 ; *Correspondance Hebdomadaire*, 24. 12. 18 ; 21. 1. 19), etc.

« La Palestine ne peut être séparée de la Syrie », dit le comte CRESSATY, dans une interview publiée par la *Libre Parole* (16. 11. 18).

M. CH. TASSART, professeur à l'Ecole centrale, expose la nécessité de ne pas détacher de la Syrie la région de Mossoul, c'est-à-dire du Kurdistan et de la Mésopotamie septentrionale, peuplée de Kurdes anti-arabes et de chrétiens protégés français depuis les capitulations, chez qui notre langue est très répandue ; ce pays très fertile, avec ses gisements pétrolifères et miniers, deviendrait, sous notre impulsion, un des premiers du monde (*Libre Parole*, 25. 3. 19).

Le *Bureau catholique de presse*, dans une note du 22 décembre 1918, précise ainsi les *vœux à propager et à faire aboutir* dans la question syrienne :

A. *La Syrie aux Syriens ;*

B. *C'est-à-dire la Syrie intégrale, y compris la Palestine ;*

C. *Ni internationalisation, ni condominium, ni Etat sioniste ;*

D. *La France tutrice.*

Sur un rapport de M. LUCIEN HUBERT, la Commission des Affaires étrangères du Sénat a adopté l'ordre du jour suivant :

La Commission des Affaires étrangères souhaite que les solutions que fera adopter le gouvernement soient de nature à consolider nos droits séculaires dans l'Orient chrétien et à renforcer notre situation de puissance musulmane.

Et, pour cela, lui demande avant tout d'assurer la reconstitution de la Syrie intégrale, conformément aux volontés exprimées par les Comités syriens, en développant dans ce sens les accords de 1916. (*Temps*, 1. 2. 19.)

La protestation très applaudie du président de la Commission des affaires extérieures M. FRANKLIN-BOUILLON, à la séance de la Chambre du 25 mars 1919, contre la faiblesse de nos négociateurs à la Conférence que nous avons reproduite au début de cet article, témoigne que le Parlement est d'accord avec le pays pour exprimer ses inquiétudes et exiger la sauvegarde de notre patrimoine national. Nos représentants à la Conférence de la paix, dont le silence ou la condescendance à l'endroit des prétentions les plus exorbitantes suscitent partout l'inquiétude et le malaise, sauront quand même, nous voulons l'espérer, tenir ferme, ne pas nous laisser ravir ce patrimoine sacré, dont la légitimité est au-dessus de toute contestation, et diminuer ainsi la France victorieuse, alors qu'une autre nation, qui prétend déjà s'annexer la meilleure part des colonies allemandes, s'adjugerait les territoires énormes que représentent la Palestine, la Mésopotamie, l'Arabie et la Perse, considérés comme le glacis de l'Egypte et le pont jeté entre elle et les Indes.

Et désormais, c'est le comte syrien CRESSATY qui le remarquait dans une conférence du 21 mars 1919, la France, privée de 1 500 000 de ses fils, verrait l'Angleterre à la tête d'un empire asiatique de 8 millions de kilomètres carrés, peuplé de 39 millions d'habitants, alors qu'elle-même n'y posséderait que 1 072 000 kilomètres carrés et 8 millions d'habitants ! (*Libre Parole*, 21. 3. 19.)

VI — CONCLUSION

Notre conclusion sera brève.

C'est très inexactement — cet exposé le prouve — que l'on parle des droits de la France. Ce sont plus que des droits, c'est une possession d'état, un patrimoine acquis. Ce protectorat dont on voudrait aujourd'hui la déposséder, elle l'exerce depuis des siècles sur la Syrie, mais d'abord et principalement sur les Lieux Saints, on l'oublie trop chez nous.

Reconnu et confirmé d'âge en âge par le Saint-Siège, par le gouvernement turc, par toutes les nations du monde, y compris l'Allemagne et l'Angleterre, exercé fidèlement, sans interruption et sans préjudice pour personne, jamais protectorat au monde ne fut moins contestable ni plus fondé en droit comme en fait.

Et ce serait vraiment une dérision, une iniquité sans précédent dans l'histoire, que la victoire du droit, due principalement à la supériorité de nos chefs militaires comme à la vaillance et aux sacrifices exceptionnels de nos armées, ait pour résultat final, sous le masque de la Société des Nations, de nous dépouiller de notre protectorat séculaire, de violenter la volonté du peuple syrien et de substituer, à notre détriment, un impérialisme à un autre. Ce n'est pas pour « la plus grande Angleterre » que nos soldats sont morts. M. Clemenceau et nos négociateurs sauront s'en souvenir et ne trahiront ni la justice, ni nos traditions les plus chères, ni la mémoire et le sang de nos héros.

CHARLES D'ANNEVAL.

RÉFÉRENCES DOCUMENTAIRES. — Sur les droits de la France en Orient, la bienveillance constante du Saint-Siège à notre égard et les diverses attitudes du gouvernement français en cette matière, ainsi que les principales controverses qui se sont produites durant ces vingt dernières années, on consultera utilement :

Questions Actuelles, t. XLIII, pp. 171-174 : La politique antireligieuse du gouvernement français porte préjudice au Protectorat (discours d'ETIENNE LAMY, 18 avr. 1898) ;

Q. A., t. XLV, pp. 194-196 : Lettre du card. LANGÉNIEUX, archev. Reims, à Léon XIII, demandant le maintien du Protectorat de la France (20 juill. 1898) ; — *Q. A.*, t. XLV, pp. 196-197 : Réponse très favorable de LÉON XIII (20 août 1898) ;

Q. A. t. XLV, pp. 197-212 : Politique de l'Allemagne à l'égard du Protectorat français (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1898, et GEORGES GOYAU, *Figaro* du 7 sept. 1898) ;

Q. A., t. LX, pp. 181-185, 207-212, 239-245, 266-273, 306-315 ; t. LXI, pp. 22-25, 54-62, 92-94, 104-107, 153-158, 181-189, 214-221, 232-243, 290-297 ; t. LXII, pp. 22-30 et 79-81 : Etude abondamment documentée sur les origines et les différentes vicissitudes de notre Protectorat; — *Q. A.*, t. LXXXIV, pp. 54-56 et t. LXXVII, pp. 98-119 : Documents sur le Protectorat insérés dans le *Livre Blanc* publié par le Saint-Siège à l'occasion de la Séparation — dont, notamment, une étude historico-juridique d' « Un PRÉLAT ROMAIN » (Mgr GASPARRI), donnant les principaux textes sur lesquels reposent nos droits — (1905) ; — *Q. A.*, t. XXXVIII, pp. 271-272 : Stipulations du traité de Berlin sur le Protectorat de la France (13 juill. 1878) ;

Q. A., t. XLVII, p. 196 : Déclaration de M. DELCASSÉ, min. Aff. étr., sur la conservation du Protectorat (Chambre, 23 janv. 1899) ; — *Q. A.*, t. LVIII, pp. 478-484 : Discours de DANSETTE sur le maintien du Protectorat grâce aux Congrégations (Chambre, 19 mars 1901) ; — *Q. A.*, t. LXXV, p. 140 : Déclarations de M. EMILE COMBES, prés. Cons., sur l'abandon du Protectorat (Auxerre, 4 sept. 1904) ; — *Q. A.*, t. LXXVI, pp. 9-16 et pp. 176-187 : Discours de MM. PAUL DESCHANEL et DENYS COCHIN contre l'abandon officiel du Protectorat (Chambre, 21 oct. et 25 nov. 1904) ;

Chronique de la Presse, 1910, pp. 327-329 : Bienveillance de Rome pour le Protectorat français malgré « notre politique jacobine » (DENYS COCHIN, *Figaro* ; AVENTINO, *Action Française*) ; — *Chro-*

nique de la Presse, 1912, pp. 764-765 : Historique, situation actuelle, droits et devoirs du Protectorat français (ANDRÉ TARDIEU, *Temps* du 23 nov. 1912) ; — *Q. A.*, t. CXVI, pp. 360-377 : Discours de M. FRANÇOIS DELONCLE sur les conséquences désastreuses de la législation anticatholique française pour notre protectorat (Chambre, 10 mars 1914) ; — *Chronique de la Presse*, 1914, pp. 202-204 : Le gouvernement français donnera-t-il de nouveau une protection efficace aux œuvres françaises en Orient ? (*Temps* et *Univers* des 13 et 14 mars 1914) ; — *Q. A.*, t. LXXXIX, pp. 37-49 et 246-262 : Rapport de M. MAURICE CHARLOT, inspecteur général de l'Instruction publique, sur la situation des écoles françaises d'Orient (*J. O.*, 26 oct. 1906), et réponses du R. P. GRESSIEN, S. J. (*Etudes*, 5 déc. 1906), d'« UN VIEIL ORIENTAL » (*Univers*, 3 déc. 1906), du *Journal de Genève* (31 oct. 1906) et des *Débats* (9 nov. 1906) ; — *Q. A.*, t. XCV, pp. 194-208 et t. XCVI, pp. 194-211 : Conférence de M. AULARD à la Sorbonne sur les écoles d'Orient (26 janv. 1908) et réponse d'HENRI RIONDEL (*Etudes*, 20 avr. 1908) ; — *Q. A.*, t. XCVIII, pp. 152-160 et 188-192 : Les missions protestantes en Turquie d'Asie (ERNEST LÉMONON, *Revue politique et parlementaire* du 10 août 1908).

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. René Boylesve successeur d'Alfred Mézières [1]

RÉPONSE de M. Henri de Régnier

MONSIEUR,

A la mémoire de Paul Hervieu

Vous vous étonneriez à bon droit si, en vous souhaitant ici la bienvenue, je ne m'associais pas à l'hommage que vous avez rendu à une illustre amitié dont il me fut donné, comme à vous, d'éprouver l'active et généreuse bienveillance. Nul, en effet, autant que notre regretté confrère Paul Hervieu, n'a laissé à ceux qui l'ont bien connu le souvenir du plus vigilant, du plus dévoué, du plus parfait des amis, et du plus réfléchi, car le choix qu'il apportait à ses affections le montrait toujours soucieux de mettre d'accord, vis-à-vis d'elles, son cœur et sa conscience. Si Paul Hervieu eut le culte des hautes lettres, il eut aussi, comme vous l'avez dit, la passion de la justice, et il réalisa, avec une admirable probité d'esprit, la tâche difficile d'être juste, à son point de vue, aussi bien dans ses éloignements et ses antipathies que dans ses préférences et ses admirations. Noble soin qui donnait à ses sentiments une valeur particulière ! Vous l'avez senti, Monsieur, et vous avez eu raison d'être fier de l'amical patronage dont il vous honora et auquel vous attribuez, avec une modestie qui, je le sais, n'a rien de feint, l'accueil que vous reçûtes, quand vous vous décidâtes à souhaiter les suffrages de vos confrères d'aujourd'hui, parmi lesquels manque, hélas ! celui qui eût été si heureux de vous voir prendre place à ses côtés.

Si, de ce patronage, vous avez tiré de quoi rassurer l'estime trop modeste que vous avez de vous-même, permettez-moi, tout en reconnaissant l'appoint d'un pareil appui, de vous exposer maintenant quelques raisons propres à vous enlever toute incertitude sur la légitimité de votre présence parmi nous. Ces raisons, je les emprunterai aux traditions mêmes de l'Académie, et c'est elle ainsi qui, par ma bouche, vous déliera de tous les doutes que vous pourrait encore suggérer une trop scrupuleuse inquiétude.

Les choix de l'Académie

L'Académie, en effet, tient à honneur de rechercher, parmi les élites du pays, leurs représentants les plus notables pour se les associer et les admettre en sa compagnie. Par eux, elle s'efforce de s'incorporer les plus solides et les plus brillantes renommées françaises. Au cours de sa longue durée, elle a été fidèle à cet usage, et, pour lui donner tout son sens, elle n'a cessé d'élargir ses choix. Elle a, pour les fixer, les indications de la gloire. Ainsi, elle obéit à une juste ambition qui, en la faisant ce qu'elle est, l'a faite ce qu'elle doit être. Gardienne du langage et hôtesse de la pensée, que cette pensée s'exerce par la lettre ou par le chiffre, par la parole ou par l'action, l'Académie se doit à elle-même d'ouvrir ses portes à ceux qui, dans les divers domaines de l'intelligence, sont l'expression vivante du génie éternel de la France. C'est ainsi qu'on l'a vu appeler à elle des hommes d'Etat et des hommes d'Eglise, des hommes de plume et des hommes d'épée, des savants illustres et d'éminentes personnalités sociales, puisant dans la diversité même de ses choix une part du crédit dont elle jouit et sa vitalité sans cesse renaissante.

C'est au même sentiment qu'elle s'est conformée — interprète, cette fois, de la reconnaissance nationale — quand elle a élu le citoyen illustre dont l'étonnante et magnifique vieillesse a vu, avec le triomphe du droit et de la justice, la grandeur restituée de la patrie, et qui, tout vibrant encore de l'immense tâche accomplie par son énergie infatigable et son implacable vigilance, lorsqu'il viendra s'asseoir parmi vous, Messieurs, y retrouvera les deux hommes dont les noms glorieux évoquent un éclat de victoire et en qui s'incarne, dans la plus haute dignité militaire, l'âme héroïque des armées françaises à qui nous devons la grande œuvre de la France sauvée, de la France reconquise, de la France délivrée, de la France vivante malgré ses deuils et debout, en face de l'avenir, de toute sa hauteur, plus haute que le plus haut laurier.

(1) Cf. *D. C.*, 1919, pp. 235-242.

Ces grands voisinages, Monsieur, si je vous les cite, c'est aussi bien pour en parer l'Académie que pour reconnaître ce qu'ils ont, chez elle, de conforme à des traditions auxquelles votre présence n'est nullement contraire. Bien plus, elle satisfait à un souci cher à notre Compagnie et qu'elle sera toujours jalouse de conserver, car la qualité d'écrivain sera toujours le titre principal auquel elle restera fidèlement sensible. Par sa constitution même, par son but, l'Académie s'ouvre, de droit naturel, à ceux qui, par la plume, ont acquis une juste renommée et qui honorent les lettres par leur talent et par la pratique et l'amour exclusifs de leur art, à ceux qui ont ajouté au patrimoine littéraire de la France. Vous êtes de ceux-là, aussi est-il convenable et naturel que vous soyez ici aujourd'hui. L'accueil qu'on vous y a fait en est la preuve par la spontanéité que vous y avez trouvée. Ne vous étonnez donc pas de cette conjoncture, sinon je serai obligé d'avoir à m'étonner également que, vous ayant précédé à cette place, j'aie l'agréable devoir de répondre à votre remerciement. Epargnez-vous donc, Monsieur, afin de ne m'y point contraindre, un étonnement que je pourrais peut-être partager, mais qui ne serait pas dans nos usages.

Alfred Mézières : l'écrivain et le citoyen

Le goût des hautes lettres et le sens du ferme et clair langage français qui a fait de vous l'écrivain délicat et sobre que vous êtes, votre regretté prédécesseur, Alfred Mézières, en témoigna du début à la fin de sa longue carrière. Vous l'avez retracée en termes excellents, avec la plus clairvoyante sympathie et le respect le plus courtois, et vous avez dit d'Alfred Mézières ce qu'il en fallait dire. Vous nous l'avez montré, dès sa jeunesse, après de brillantes études universitaires, soucieux de penser nettement et d'écrire avec élégance. Vous avez noté la curiosité de son esprit, l'indépendance de son jugement, la liberté de sa critique, le bon aloi de son érudition, la variété toujours précise de son talent, qu'il l'appliquât à l'histoire, à la morale ou à la politique. Vous avez indiqué avec quelle conscience, dans sa vie de journaliste, il demeura toujours attentif à ne pas se laisser absorber par elle. Pendant un demi-siècle, Alfred Mézières publia dans les quotidiens de nombreux articles toujours pleins de justesse et de bon sens, tout en trouvant le temps, malgré ce labeur continuel, de mener à bien, avec une patiente activité, de grands ouvrages de haute critique : ses *Prédécesseurs de Shakespeare*, ses études sur Pétrarque et sur Gœthe, qui forment son principal titre au souvenir de la postérité.

En évoquant ainsi en Alfred Mézières l'écrivain égal et mesuré, vous n'avez pas oublié non plus le citoyen si noblement dévoué aux intérêts et à la grandeur de la patrie, et vous avez défini la part prise par ce bon Français dans la politique de son pays. Vous avez rappelé le sénateur de Meurthe-et-Moselle, le membre écouté de la Commission de l'armée, qui mêlait à son incontestable compétence tant de souriante courtoisie. Alfred Mézières, pour avoir beaucoup vécu parmi les livres, n'en savait pas moins manier les hommes. Il voilait l'autorité qu'il prenait aisément sur eux d'une charmante bonhomie. De combien d'associations Alfred Mézières n'était-il pas président ! Et quel liant, quelle familiarité aimable, quelle assiduité ponctuelle n'apportait-il pas à ces fonctions ! Je l'ai vu quelquefois en des Comités littéraires. Il y était admirable, rectifiant les projets, réfutant les objections, résumant les questions avec une gracieuse sagesse, parlant à chacun avec une amitié si paternelle qu'elle substituait vite le prénom au nom. Pour Alfred Mézières, on était Jacques, Louis, Jules, Edmond, Paul, Ernest..... Vous avez dû être René, Monsieur. Au premier abord, on était quelque peu surpris, mais on s'habituait avec plaisir à ces façons patriarcales qui groupaient autour de l'éminent et amène vieillard toute la famille des lettres.

Une telle vie, si pleine de devoirs et de travaux vaillamment et brillamment accomplis, eût dû se terminer dans les douceurs apaisées d'un long soir, mais la destinée en a voulu autrement. La foudre, qui grondait sourdement au ciel orageux de l'Europe de 1914, le sillonna d'un brusque et formidable éclair. Vous nous avez montré Alfred Mézières surpris par la tourmente en sa maison de Rehon, à deux pas de la frontière et sous le canon de Longwy bombardé. Figure shakespearienne que celle de cet octogénaire malade, isolé des siens, soumis à la surveillance brutale et tracassière d'un ennemi sans générosité, mais qui, malgré tout, ne désespéra jamais du salut de la patrie. Mézières à Rehon, en plein flot de l'invasion, c'est une image qui nous émeut, et qu'il soit mort avant d'avoir vu la victoire de nos armées. Avec quelle joie il fût rentré avec elles dans ce Metz où il était né et que n'avait jamais cessé de chérir son cœur de patriote et de Français !

Origines et enfance de René Boylesve (1)

Lorrain de naissance, Alfred Mézières, vous l'avez noté, était, par sa famille paternelle, originaire du Maine. Du Maine à l'Anjou, il n'y a qu'un pas, aussi constatez-vous en lui des influences angevines. Vous les reconnaissez dans « cette aménité aussi complaisante qu'avertie », dans « ce sourire sous la gravité » qui caractérisaient notre confrère, et les qualités que vous trouvez en lui ramènent votre pensée vers ces provinces aux paysages modérés, aux lignes en apparence assoupies, qui sont une des grâces de notre France. Ces paysages, vous les avez évoqués avec une émotion contenue et une prédilection marquée ; et nul mieux que vous ne les a peints en leur harmonieuse et sobre beauté, en leurs couleurs si nuancées, en leur pitto-

(1) De son vrai nom René Tardivaux : cf. *Nouveau Larousse illustré*, Supplément, p. 98. (Note de la *D. C.*)

resque intime, en leur souriante mélancolie. N'est-ce pas sur eux que se sont ouverts vos yeux d'enfant, et n'ont-ils pas laissé dans votre esprit et dans votre cœur des images dont a longuement vécu votre souvenir, et qui sont, pour ainsi dire, comme le cadre de votre figure littéraire ?

C'est dans une de ces petites villes de Touraine, doucement posées au milieu des douces campagnes tourangelles, que vous êtes né et que vous avez grandi. Vous vîntes au monde le 14 avril 1867, à La Haye-Descartes. Le grand philosophe qui vous y avait précédé lui-même au berceau, et dont le nom s'est ajouté à celui de sa cité natale, n'a eu, je dois l'avouer, aucune influence sur votre esprit, car les spéculations métaphysiques ne vous ont jamais attiré, et cependant, je sais que, de la fenêtre de votre logis, on pouvait apercevoir, en se penchant beaucoup, la maison à pignon gothique et à meneaux où naquit l'auteur du *Discours de la méthode*. Ce voisinage, c'est tout ce que je sais de La Haye-Descartes, mais je gage que, si le hasard m'y conduisait, je ne m'y trouverais pas tout à fait étranger, et que les petites villes que vous avez décrites dans vos livres ressemblent singulièrement à celle-là. J'y reconnaîtrais aisément cette maison Collivaut qui, avec sa terrasse et son cadran solaire, joue un si grand rôle dans votre beau roman *l'Enfant à la balustrade*. La demeure des Plancoulaine ne s'y dresse-t-elle pas aussi, en son opulence bourgeoise, non loin du presbytère du bon curé de Beaumont, avec son jardin charmant et désordonné, bien que vous ayez dû faire subir à ces lieux les déformations inévitables que le temps et la distance imposent à nos souvenirs d'enfance, pour les soumettre à l'art du roman, qui n'emprunte à la réalité que ce qu'il lui faut pour être plus vrai qu'elle-même ?

Cet art, que vous avez poussé jusqu'à une perfection personnelle, rien, autour de vous, durant vos années d'enfance, sinon le spectacle de la vie, pour vous y incliner. De famille notariale, vous vîtes, m'avez-vous dit un jour, griffonner beaucoup de papier dans la maison paternelle, mais ce n'est pas cet exemple qui fit de vous un écrivain et de l'écrivain un romancier. Néanmoins, dans ces années lointaines, vous deviez avoir déjà un penchant à l'observation. J'en ai pour preuve certains de vos livres où l'on sent, sous la fiction, la présence de souvenirs réels et où vous confiez à un enfant le récit d'événements dont il fut le témoin déjà attentif.

Ils datent, ces livres, sinon en leur forme achevée, du moins en leurs substructions profondes, de vos observations et de vos émotions de première jeunesse. Ils sont faits d'un peu de vous-même et interprètent des spectacles qui vous avaient frappé. Vous ne vous y êtes pas raconté, car un talent de la nature du vôtre répugne à la littérature directement confidentielle et n'aime pas à utiliser la vie à l'état purement documentaire ; il la transpose en sa vérité, et c'est dans cette transposition que l'art intervient ; mais cet art de faire du vrai avec de la réalité, d'où nous est venue l'idée de le pratiquer ?

La vocation littéraire

Cette curiosité que l'on éprouve en face d'un écrivain, de savoir à quel moment, à la suite de quelles circonstances et par suite de quelles influences, il a été déterminé à écrire, cette curiosité, je l'ai ressentie vis-à-vis de vous. Rien n'est mystérieux comme cet appel profond des vocations, ses instances détournées ou son ordre brusque, comme cet attrait obscur qui pousse un être à donner à sa vie ce but singulier qui consiste à se créer, pour y vivre, un monde imaginaire qui, même s'il reproduit fidèlement le réel, nous contente mieux que lui. Rien n'est attirant comme ce secret que nous gardons au fond de nous-mêmes et dont à nous-mêmes les origines parfois nous échappent !

L'aveu des circonstances, souvent inexplicables, de leur vocation, certains écrivains nous l'ont fait, et c'est encouragé par leurs exemples que j'ai eu l'indiscrétion de vous le demander. Vous avez mis tant de bonne grâce à me répondre que vous ne m'en voudrez pas de profiter de votre confidence. D'ailleurs, ce sera vous ramener un instant encore à vos jeunes années, dans une de ces vieilles maisons tourangelles où il doit être si doux d'être enfant, dans celle-là même où nous introduit votre admirable roman *la Becquée*. Mais souffrez que je vous cède un moment la parole : « Le goût d'écrire m'est venu assez bizarrement, par une soirée d'hiver, à la campagne, dans la maison que j'ai décrite dans la *Becquée*, où l'on jouait au loto devant une grande cheminée flamboyante. J'avais sept ans ; je n'aimais pas plus les jeux à cette époque qu'aujourd'hui, et je lisais tout seul, en un coin, le *Magasin pittoresque*. C'est là que je lus un petit récit de la mort de Lamartine, et jamais rien au monde, je ne me l'explique pas, ne me fit tant d'effet que cette évocation d'un grand poète dont je n'avais jamais entendu parler, qui vivait dans un chalet de Passy, entouré de lévriers, et qui prisait ! Je restai hypnotisé par cette demi-colonne du *Magasin pittoresque ;* j'y repensai longtemps, et je demandai à mes parents, pour mes étrennes, de me faire cadeau de cahiers de papier blanc. Quand je les eus obtenus, je n'écrivis rien dessus, mais je me promenais dans le jardin, durant des heures, en imaginant des histoires à écrire plus tard sur mes cahiers dont j'avais soin. Voilà, ajoutez-vous, ma première rencontre avec la littérature. Il me fallut attendre jusqu'à quinze ans pour avoir un livre de Lamartine. Je louai chez un bouquiniste de Tours, avec mon premier argent de poche, un *Jocelyn* à couverture dégoûtante et lus toute une nuit à la lueur d'une bougie. Je n'eus plus de goût véritable qu'à écrire moi-même des vers, en cachette. »

Telle fut, Monsieur, la façon dont vous fîtes

vos premiers pas sur la route qui vous a mené ici, avant d'en arriver à l'époque où vous avez pu satisfaire librement et publiquement votre inclination à être auteur ; laissez-moi vous rappeler brièvement les études qui contribuèrent à former en vous l'écrivain que vous êtes devenu. Successivement élève des Jésuites et des Picpuciens, d'un prêtre libre, vous achevâtes vos classes au lycée de Tours, où vous fûtes un sujet remarquable, au point que l'on songea pour vous à l'Ecole normale. A Paris, vous vous inscrivîtes à la Faculté des lettres, vous passâtes votre licence en droit. On vous vit fréquenter l'Ecole des sciences politiques et l'Ecole du Louvre, mais ces divers travaux ne firent de vous ni un professeur, ni un juriste, ni un diplomate, ni un archéologue. Les fonctions ne vous tentaient pas ; la vie et les livres vous intéressaient seuls, la vie par les spectacles qu'elle présente, les livres par les idées qu'ils expriment. En un mot, et pour tout dire, au lieu de choisir une carrière, vous « cultivâtes la littérature », mais vous n'étiez pas de ceux qui s'improvisent auteurs et se croient capables, avec une naïve outrecuidance, de tout tirer de leur fond, comme si toute la littérature commençait à eux et devait finir en eux.

Admirations et préférences littéraires

La finesse de votre esprit, sa mesure naturelle, vous écartèrent de cette illusion juvénile. Vous aviez compris dès lors que le désir d'être un littérateur n'exclut point le souci d'être un lettré, et que tout talent, et même tout génie, si originaux qu'ils soient, ont besoin de points d'appui et relèvent de parentés originelles et d'influences formatrices. Vous aviez compris qu'il y a en littérature une tradition, et qu'il importe de découvrir par où l'on en dépend. Aussi cherchâtes-vous dans quel terrain littéraire plongeaient vos racines secrètes. Vous vous enquîtes des esprits de votre lignée, non pour les imiter, mais pour vous fortifier de leur fréquentation éducatrice.

Si votre première admiration fut Lamartine (remarquons que vous l'abordâtes par *Jocelyn* où un roman est inclus dans le poème), vous ne vous en tîntes pas au grand lyrique. A son culte, vous en ajoutâtes d'autres qui auraient de quoi déconcerter si l'on ne discernait en vous une complexité qui les explique. Si Lamartine flattait votre goût pour la belle harmonie du langage et plaisait à votre sensibilité juvénile, vous aimiez aussi l'observation et l'ironie. Vous prisiez le style net et clair, bien ajusté à la pensée et qui fait étroitement corps avec elle, une certaine façon d'en dire plus qu'on n'en a l'air. Vous le trouviez, ce style, dans les *Lettres persanes* de Montesquieu et dans les romans de Voltaire, et c'est lui que vous avez retrouvé chez Ernest Renan et chez Anatole France. Renan et France furent parmi les éducateurs de votre esprit. Les Goncourt aussi. Ne vous en défendez pas, car je ne vous le reprocherai point. Avec leurs défauts, leurs tics même, ces subtils et curieux artistes méritent d'être considérés. Dans la grosse vague naturaliste qui déferla lourdement sur notre jeunesse, les Goncourt dessinaient une volute élégamment et bizarrement contournée en rocaille. Leur réalisme minutieux, à la fois maniéré, sincère et voulu, naïf et alambiqué, nous attirait. Leur *Journal* vous retînt par ses notations aiguës et précises. Ce procédé méticuleux, peignant par petites touches justes, vous séduisait d'autant qu'il n'est pas sans rapport avec celui de Sainte-Beuve, de Sainte-Beuve que vous admirez et à qui vous avez tenu à rendre hommage en passant, avouant ainsi, pour les ouvrages de critique, un goût ancien et persistant, qui, maintenant encore, aux heures indécises, vous fait ouvrir un tome des *Lundis* ou reprendre une page de Taine.

Ne croyez pas, Monsieur, que je veuille interpréter cet aveu de fidélité à une habitude comme une marque d'indécision littéraire. Je sais très bien que ce n'est ni un secours, ni une direction que vous cherchez dans les écrits des critiques. Votre seul amour des lettres vous porte à leur conversation. Vous aimez tout ce qui concerne la littérature et vous vous plaisez aux discussions dont elle est le sujet. Que la critique commente les grandes œuvres du passé ou s'applique à situer à leur place les ouvrages contemporains, vous l'écoutez volontiers.

Et puis, vous aimez l'ordre et la justice, et la critique a, dans ses attributions, la police des lettres, ce que Balzac appelait « la magistrature des idées ». Certes, ses arrêts sont révocables et ses erreurs ne sont pas rares, mais elles ne nous irritent pas quand elles sont commises de bonne foi. Nous respectons la critique quand ses jugements sont rendus avec impartialité, mais nous la dédaignons quand, indigne d'elle-même, elle ne sert qu'à affirmer des partis pris et à satisfaire des rancunes.

Loin de tout cénacle littéraire
Les beaux jours du symbolisme

Ce fut ainsi que, conduit par un instinct profond, affermi par une éducation solide, appuyé de lectures nombreuses, étayé d'admirations raisonnées, pourvu déjà d'observations réfléchies, vous arrivâtes, au moment de produire, à ce que l'on nomme l'époque des « débuts ». Les vôtres, Monsieur, je dois le dire, furent assez singuliers. Il semble, en effet, que vous y ayez apporté grand soin à éviter autant que possible les moyens de vous faire connaître. Pour parvenir à ce but, vous adoptâtes une conduite appropriée. Tandis que les jeunes gens que tourmente le démon de la littérature éprouvent le besoin de se grouper — peut-être un peu pour devancer la véritable notoriété future par des renommées de cénacles qui leur en tiennent lieu provisoirement, — vous, vous restiez soigneusement à l'écart de leurs réunions. Vous ne montriez aucune disposition aux camaraderies littéraires. Vous leur étiez même un peu trop sévère et vous aviez contre elles

des préventions un peu exagérées, car il serait injuste de n'attribuer qu'à l'effet de petites vanités cet instinct de groupement dont témoigne la jeunesse. Au temps de la nôtre, du moins, il n'en était pas ainsi. Nous nous assemblions pour mettre en commun nos aspirations réciproques et pour les contrôler les unes par les autres. Tel fut bien, n'est-ce pas ? le caractère des écoles littéraires dans la curieuse période qui va de 1887 à 1900, et qui s'appellera dans l'histoire des lettres la période du symbolisme. On y était, dans les divers groupements qui se succédèrent, peu préoccupé du succès et de trouver accès auprès du grand public. On s'y contentait d'adhésions amicales, et la meilleure récompense de nos efforts était l'assentiment des maîtres que nous nous étions choisis.

J'en appelle à vous, mes compagnons de jeunesse, dont beaucoup ont déjà disparu ! Souvenez-vous de nos rêves et de nos idées d'alors, de notre dédain de l'opinion, de notre indifférence au succès, de notre amour de l'art, pour l'art lui-même. Amis du temps lointain du symbolisme, rappelez-vous nos ambitions en ces années où la presse se gaussait de nos théories et où le public ne se souciait guère de nos tentatives ! Quels âpres conquérants de la gloire nous faisions vraiment en ces temps où nous allions écouter dans les tavernes les soliloques nocturnes de Villiers de l'Isle-Adam, où nous allions visiter Verlaine à l'hôpital et Stéphane Mallarmé en son modeste logis de la rue de Rome ! Qu'ils nous accordassent un mot d'encouragement ou d'approbation, nous étions heureux et fiers. Que nous importait le reste !

Vous avez connu, Monsieur, d'un peu loin peut-être, mais vous avez connu ces milieux littéraires de l'époque du symbolisme. Sans vous être mêlé directement à eux, vous avez vécu dans leur voisinage intellectuel, et je suis certain que vous ne contrediriez pas au souvenir que j'en ai gardé. Vous fûtes témoin du parfait désintéressement qui y régnait, du noble idéalisme des jeunes écrivains qui les composaient, de leur dévouement à l'art et à la beauté. Si certains, à qui la vie fut peu clémente, n'ont pas donné leur mesure, si d'autres sont morts prématurément, il n'en est pas un qui n'ait rêvé de belles et grandes choses. Leurs noms méritent de ne point périr et plus d'un en sont déjà assurés. Saluons les Remy de Gourmont et les Albert Samain, les Jean Moréas, les Jules Laforgue, les Stuart Merrill, les Pierre Quillard et les Ephraïm Mikhaël, les Hugues Rebell et les Marcel Schwob, et vous, Jean de Tinan, et vous, Charles Guérin, pour ne pas parler des survivants. Associons-les aux hautes et glorieuses mémoires d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Stéphane Mallarmé, d'un Paul Verlaine.

A ce mouvement littéraire si actif, si curieux, si fécond en quelques-unes de ses directions, vous n'avez pas, comme je viens de le dire, pris part personnellement. La raison en fut ce goût pour l'isolement que j'ai constaté chez vous. Vous eussiez cependant été accueilli avec sympathie, bien que l'état d'esprit, dans ces milieux, fût assez différent du vôtre. Mais vous n'avez pas tenté l'aventure et vous êtes resté à l'écart. Vous êtes demeuré un isolé, un solitaire. En effet, durant ces années, on ne vous vit nulle part, ni dans la cave des Hydropathes, ni chez les Hirsutes, ni chez les Rose-Croix, ni aux banquets de la Plume, ni aux dîners des Têtes de Pipe, ni aux soirées du Chat-Noir. On ne vous rencontrait ni au chevet de Verlaine, ni aux mardis de Mallarmé, ni aux samedis de Heredia. Pas plus à Médan chez Zola qu'au grenier chez Goncourt.

Vous ne fûtes d'aucune école, d'aucune chapelle, d'aucun cénacle. Vous ne fûtes ni décadent, ni symboliste. Votre indépendance ne s'accommodait d'aucune étiquette et ne souffrait aucun embrigadement. Et pourtant, une fois, à cette époque, je crois bien vous avoir rencontré à une réunion de l'*Ermitage*. L'*Ermitage* était une revue dont le nom avait sans doute apprivoisé votre sauvagerie. Vous vous y laissâtes conduire par un ami, mais on y était volontiers mystique, théosophique, hermétique, aussi ne fîtes-vous qu'y passer. Votre instinct de solitude vous ramenait toujours à vous-même.

« Troglodytisme » des débuts

Cet instinct, je vous l'ai entendu qualifier d'instinct de troglodyte, et en attribuer la présence en vous à votre pays d'origine. On trouve sur les bords de la Loire des caves creusées dans le rocher et qui servent d'habitations aux riverains. Ah ! que l'on y serait bien, n'est-ce pas ? pour écrire ! Mais il n'est pas facile d'être troglodyte à Paris, quelque horreur que l'on ait à sortir de chez soi. Ne m'avez-vous pas confié qu'Alphonse Daudet, ayant remarqué votre premier livre, dut vous violenter pour vous faire aller jusqu'à lui ? Il vous écrivit par trois fois et vous menaça de vous envoyer chercher en voiture, si vous ne vouliez pas venir à Champrosay lui montrer comment vous étiez fait. Votre troglodytisme dut se résigner et ne le regretta pas. Mais vous faisiez, convenez-en, un singulier arriviste.

Vous aviez aussi trouvé un étrange moyen de placer votre copie. José-Maria de Heredia ne m'a-t-il pas conté qu'un jour, à la suite d'un concours littéraire qu'il présidait, il vous vit arriver chez lui pour revendiquer la paternité de la nouvelle récompensée. Vous aviez concouru sous un pseudonyme et vous aviez remporté le prix. Et le plus beau, c'est que vous lui avouâtes que vous n'en étiez pas à votre coup d'essai ! Depuis longtemps déjà, vous mettiez sous enveloppe des contes de votre façon, signés de noms divers, et vous les adressiez aux journaux. Puis, cela fait, vous déposiez vos économies de jeune homme à acheter les numéros du journal, afin de voir si votre conte n'était pas inséré en belle page. Ce procédé, d'ailleurs, vous avait déjà réussi plusieurs fois.

Vous aviez été inséré et même payé. Mais ce jeu n'était pas très propre à mettre en vue votre talent.

Ces curieuses pratiques n'avaient pas été heureusement votre préoccupation exclusive, et vous aviez mis à profit votre existence volontairement retirée pour vous livrer à cette passion d'écrire qui vous venait de votre jeunesse, et que le temps avait rendue de plus en plus déterminée et de plus en plus consciente. La publication de votre premier livre attira sur vous promptement l'attention des lettres. On vous reconnut les qualités d'un talent d'avenir, et le succès vous vint sans que vous l'eussiez cherché. Une discrète rumeur de sympathie et d'admiration entoura votre nom, qui, peu à peu, s'étendit et s'affirma. On s'aperçut que nous avions en vous un romancier de la plus saine et de la plus délicate tradition française et un écrivain de valeur dont la maîtrise s'accusait à chaque ouvrage nouveau, parce que chacun de ces ouvrages attestait, avec une exécution toujours ingénieuse, une conception toujours sincère.

L'œuvre : sincérité, diversité, simplicité

Et ce fut ainsi qu'après votre *Médecin des dames de Néans* et votre *Sainte-Marie des Fleurs*, nous aimâmes tour à tour le *Parfum des îles Borromées* et *Mlle Cloque* ; ce fut ainsi que nous nous divertîmes aux galants tableaux de la *Leçon d'amour dans un parc*, que nous avons admiré l'émouvante et sérieuse beauté de *la Becquée* et de *l'Enfant à la balustrade* ; que nous avons souri au *Bel Avenir*, que nous avons pleuré aux pages douloureuses du *Meilleur Ami* et de *Mon amour*, que nous avons retrouvé dans votre *Madeleine jeune femme* votre *Jeune Fille bien élevée*, qu'après votre grave et âpre *Tu n'es plus rien*, nous attendons encore de vous d'autres livres émus, ironiques, observés, pittoresques, passionnés et vrais, qui continueront à vous assurer dans le roman de mœurs et de sentiment, dans le roman français, la belle place que vous y occupez si légitimement.

Cette énumération rapide et incomplète me met, Monsieur, en présence de votre œuvre. Quelque vive que soit, comme je vous le disais tout à l'heure, votre estime pour la critique, ne comptez pas que je me hasarde à porter sur vos écrits un jugement critiquement motivé. Ce n'en est point le lieu, et je n'ai point qualité pour aborder à vos dépens un genre littéraire qui n'est pas le mien. Vos beaux romans perdraient trop à mon analyse et à mon examen. D'ailleurs, les personnages et les sujets en sont dans toutes les mémoires. Vous les avez peuplés de trop gracieuses, de trop amusantes, de trop émouvantes figures pour qu'il soit besoin de les rappeler ici. D'autre part, cependant, à défaut de l'incursion dans le domaine de la critique, que je m'interdis, votre biographie n'offre pas grande matière à discourir, et je suis à court d'anecdotes sur votre compte.

Votre vie comporte peu d'événements, comme celle des hommes dont le travail est la principale affaire. Il semble que le destin hésite à les détourner de leur labeur et le respecte. Vous avez vécu pour votre œuvre et vous ne vous êtes mêlé à la vie que dans la mesure où vous pouviez en tirer des éléments de sensibilité et d'observation. Pour composer vos livres, vous avez senti et regardé, vous avez fait appel à votre esprit et à votre cœur, vous avez laissé venir à vous vos souvenirs. Votre œuvre s'est faite de vous-même, et c'est pour cela qu'elle vit par sa scrupuleuse sincérité. Chacun de vos livres vous représente tout entier, et, s'ils sont divers, la raison en est dans la diversité qui est en vous.

Cette diversité, comme je l'ai déjà, je crois, constaté, unit en vous une certaine sensibilité poétique à une vive faculté d'observation. Vous sentez en poète, mais cette façon de sentir se corrige en vous par un discernement exact et souvent ironique de la réalité. Ce double caractère se retrouve en toute votre œuvre. Le poète et l'observateur se la partagent et le plus souvent s'y mêlent. Certains de vos livres sont presque des satires, certains presque des poèmes, mais à tous cependant je note un point commun. J'y relève presque partout la marque de ce que vous avez nommé vous-même un « idéalisme blessé », qui tantôt s'en venge par de la raillerie. Cette attitude d'esprit, il semble que vous l'ayez voulu résumer dans la saisissante image de l'enfant qui, de la balustrade de la maison paternelle, voit s'agiter à ses pieds la petite ville — à elle seule toute la comédie humaine, — qui voudrait suivre ses rêves, comme l'a fait sans doute le poète dont il aperçoit la statue sur la place publique, et qui lui demande si l'on ne peut pas voir de plus haut et vivre au-dessus de la vie.

Ce désir « de voir de plus haut », vous en avez fait une des caractéristiques de votre œuvre. J'entends par là que vous y maintenez avec soin l'équilibre et l'égalité de points de vue différents et opposés. Par là, vous obéissez à l'impartialité exigée du romancier, historien des mœurs, et c'est ce même souci qui vous a conduit à éviter dans vos romans tout *a priori*. Vous voulez qu'ils ne soient que des exemples pris dans la vie commune et qui ne poussent à aucune interprétation qui ne vienne d'eux-mêmes. Rien n'y est préconçu, et vous vous abstenez de tout commentaire personnel, de même que vous en bannissez le plus possible l'élément dramatique et que vous y réduisez l'intrigue à n'y être plus que de l'intérêt. Donc, ni thèse ni péripéties. Quand vous avez mis en évidence un trait psychologique, un trait de mœurs ou de caractère, vous êtes content. Vous renoncez aux avantages de l'intrigue dramatique ou romanesque, où vous ne verriez volontiers qu'un artifice à ne pas employer et une concession populaire dont il ne sied pas de se servir.

Cette simplicité de moyens, d'ailleurs, n'est pas chez vous une théorie, mais une conviction profonde et raisonnée. Vous êtes, en effet, le

moins systématique des auteurs. Vous êtes bien plutôt un émotif qui obéit à ses impressions. Pour vous, la perfection réside dans l'extrême simplicité réalisée par l'extrême sincérité. Cette simplicité de la composition doit naturellement correspondre à une simplicité de style équivalente. De livre en livre, vous vous conformez plus strictement à ce double souci. Vous êtes l'héritier de ces vieux dessinateurs de l'école française du XVI[e] siècle qui visent à la justesse du trait et à la qualité du regard. Ce trait toujours juste et toujours expressif, c'est une des sobres et fermes grâces de votre style.

Les premiers romans

De ce procédé, vous êtes devenu maître à mesure qu'après quelques hésitations vous vous orientiez dans votre voie ; mais, presque dès votre début dans les lettres, vous avez trouvé la direction générale de votre effort. Considérons un instant vos deux premiers ouvrages : *le Médecin des dames de Néans* et *les Bains de Bade.* Dans le premier, on distingue déjà l'observateur ironique, le romancier de mœurs qui écrira bientôt *Mlle Cloque ;* dans le second, on entrevoit le conteur fantaisiste et narquois qui composera un jour la *Leçon d'amour dans un parc.* Déjà se manifestent en vous les qualités solides et brillantes qui, dans la plénitude de votre talent, feront de vous l'auteur de la *Becquée ;* mais, avant d'en venir là, permettez-moi de signaler, dans le développement de votre pensée, une déviation qui nous vaut deux œuvres charmantes, vos deux romans d'Italie : *Sainte-Marie des Fleurs* et *le Parfum des Iles Borromées.*

En effet, j'y vois la trace de votre goût pour la poésie et le souvenir de vos juvéniles lectures lamartiniennes. Ne sont-ce pas elles qui sont la cause de l'attrait qu'exerça un moment sur vous le décor italien ? Vous deviez au chantre de *Graziella* de visiter après lui le pays des poètes. D'ailleurs, en vous italianisant ainsi, n'obéissiez-vous pas également à une tradition angevine et tourangelle ? Comme l'Angevin Joachim du Bellay, le Tourangeau René Boylesve a voulu faire le pèlerinage d'outre-monts, afin de pouvoir lui aussi répéter au retour les vers fameux :

Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine,
Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Peut-être saviez-vous d'avance ce qu'il en serait. Néanmoins, avant de demander votre inspiration à votre pays natal, vous avez voulu connaître les joies de la couleur et les ivresses de la lumière, pour en épuiser en une fois les sollicitations. Vous aviez beaucoup lu, et vos lectures, malgré l'indépendance et la fermeté de votre jugement, n'étaient pas peut-être sans avoir déposé en vous quelques ferments de romantisme. Vous voulûtes aller voir si le soleil d'Italie les épanouirait ou les dessécherait. Vous voulûtes tenter l'aventure toscane et milanaise, et cette excursion nous a valu deux livres charmants où vous prîtes le plaisir de faire respirer à vos personnages le doux air des bords de l'Arno et des rives du lac Majeur, les odeurs des collines florentines et les parfums de l'Isola Bella. L'expérience fut pour ainsi dire négative. L'Italie ne vous rendit pas romantique. Vous vous aperçûtes que le décor d'une terre étrangère n'était pas nécessaire à votre talent. Vous revîntes de là déromantisé à jamais, et c'est à partir de ce moment que vous trouvâtes définitivement votre voie. Elle vous ramenait à votre terroir d'origine, et, peu à peu, les ardents visages d'Italie s'effacèrent dans votre mémoire pour faire place à l'humble, grave et pathétique figure tourangelle de *Mlle Cloque.*

« Idéalisme blessé »

Mlle Cloque, Monsieur, marque une date dans votre œuvre et se rattache à ce que vous sentez le plus profondément. En elle s'incarne cet « idéalisme blessé » dont je parlais tout à l'heure. Mlle Cloque n'admet pas, étant une âme simple et passionnée, les timidités, les réserves, les réticences des âmes pratiques et médiocres. Elle en souffre, et sa souffrance la pousse à résister aux tiédeurs et aux prudences environnantes. Elle entre en conflit avec elles. Mlle Cloque est héroïque dans la lutte inégale dont elle mourra, car elle ne survivra pas à son rêve déçu. Humble histoire que celle de Mlle Cloque, mais grande par son sens, histoire locale, histoire sociale aussi, car, autour de la vieille demoiselle obstinée à son idée fixe, s'agite toute la vie d'une ville de province, avec ses ambitions et ses petitesses, ses intérêts et ses intrigues, en ses types les plus caractéristiques et les plus vivants.

Si je me suis arrêté sur ce roman, c'est que j'y trouve déjà toute votre manière. Il se passe dans un milieu que vous connaissez profondément et que vous n'avez pas seulement observé en superficie. Dès lors, vous demeurerez fidèle à cette condition qui donnera à tous vos livres leur solidité fondamentale. Et ce sera toujours ainsi que vous procéderez dorénavant. Dans une atmosphère dont vous connaissez exactement la température sociale et morale, vous placez une figure principale soigneusement étudiée et judicieusement significative, car, si vous aimez le relief des caractères, vous en évitez l'exagération. Ce goût d'une juste sobriété ne vous quittera jamais, et vous en ferez preuve aussi dans les figures adjacentes. Elles seront en étroit rapport avec celle qui les domine, la compléteront de leurs contrastes et l'expliqueront par leurs différences. Et, pour maintenir cet équilibre, vous userez d'un style clair et ferme, sans empâtements et sans fioritures. Je trouve tout cela dans *Mlle Cloque ;* je le retrouve dans la *Becquée*, dans l'*Enfant à la balustrade*, dans toute votre série d'études provinciales, si riches de vérité, d'observation, d'ironie souriante ou douloureuse, de malice aussi, et aussi de poésie discrète et nuancée.

Les œuvres maîtresses

Ces livres vrais et charmants ont certes fait beaucoup pour votre gloire, mais ils ont failli vous causer un désagrément auquel vous eussiez, je crois, été assez sensible. Par eux, vous avez risqué d'être classé au nombre des romanciers peintres attitrés de la vie de province. Souvent, je vous ai entendu vous élever contre cette classification. « Que signifie, disiez-vous, cette distinction entre le roman de province et le roman de Paris ? Je n'en reconnais une qu'entre le roman humain et le roman artificiel, et, par ce dernier, j'entends celui où l'artifice domine le caractère d'humanité générale. J'ai bien remarqué des différences entre les gens de province et les gens de Paris, mais ce n'est pas une différence essentielle et qui vaille de créer deux classes de romans. » A votre protestation, je n'objecterai rien, Monsieur, et j'y contredirai d'autant moins que, des romans que vous avez publiés, une bonne moitié a pour cadre Paris ou l'étranger, mais, après vous avoir donné satisfaction, laissons là ce débat pour en revenir à ce beau domaine de Courance, où habite Mme Félicie Planté, l'admirable tante Félicie de votre roman *la Becquée*.

Je la vois, avec son grand chapeau et sa canne, parcourir ses champs, ses bois et ses vignes, en tenant par la main le petit garçon qui deviendra « l'enfant à la balustrade ». Elle lui apprend à aimer cette terre qu'elle aime et dont elle défend, avec un héroïsme quotidien, l'intégrité contre les avidités de toute une famille besogneuse, implorante ou rusée. Et, dans cette lutte pour la sauvegarde du patrimoine, la tante Félicie, par devoir, se fera dure, parcimonieuse, obstinée, intraitable. Elle donnera à tous la becquée, mais elle conservera intact le nid, parce qu'il faut qu'il serve à d'autres couvées.

C'est une de vos œuvres les plus fortes et les plus célèbres que cette *Becquée*, comme le *Bel Avenir* est une des plus parfaites de celles que vous nous avez données. Dans aucune autre, votre ironie ne s'est faite plus légère, plus malicieuse que dans cette comédie charmante qui est un roman délicieux. Dans les préférences que tout écrivain suggère à ses lecteurs, le *Bel Avenir* a ses partisans déterminés, et je me rangerais peut-être à leur suite si vous n'aviez écrit le *Meilleur Ami*, si vous n'aviez écrit ce délicat, si subtil et douloureux chef-d'œuvre qui s'appelle : *Mon amour*.

Mon amour, c'est l'histoire d'un homme qui aime. Quoi de plus humain et de plus éternel que cette simple donnée ! Elle vous a suffi pour écrire une œuvre d'émotion discrète et profonde, de vérité sobre, de perfection solide, un vrai type d'œuvre française et qui s'apparente à notre meilleure tradition classique. Car vous êtes classique, vous l'êtes par un sentiment naturel de l'ordonnance et de la mesure, en même temps que vous êtes moderne par une sensibilité aiguë et tourmentée. Mais cette sensibilité, vous la traduisez par le moyen d'une langue élégante et forte, sans contorsion et sans grossissement, exacte et souple dans l'analyse, juste et claire dans la description, et qui, sans surcharge de couleur et d'expression, fait songer aux paysages de votre Touraine natale, dont elle a la grâce noble et l'harmonie heureuse, de cette Touraine où le héros de *Mon amour* nous conduit un instant, et dont il nous dit, en des pages si belles, le charme intime et familier.

L'âme française

Je ne pousserai pas plus loin cette revue de votre œuvre, mais je voudrais cependant résumer l'impression qu'elle m'a laissée. Je passe sur ses qualités littéraires, sur sa finesse et sa sûreté d'observation, sur sa valeur documentaire pour l'histoire des mœurs, sur tout ce par quoi, sans intention ni prétention de morale, elle se rattache, de par la sincérité de son analyse des sentiments et des passions, à la meilleure tradition de nos moralistes ; je passe sur le rare esprit d'indépendance dont elle témoigne, sur ses mérites si divers, mais, ce que je veux en retenir, c'est l'amour profond que, tout entière, elle exprime de notre vie française, de notre esprit de France.

Ah ! comme nous l'aimons, cette vie qui est la nôtre, celle de notre race, celle de notre patrie ! Comme nous l'aimons pour ce qu'elle témoigne de courage à vivre, de mesure et d'ironie, de sensibilité forte et gracieuse, d'obstination et de sérieux sous ses apparentes frivolités, d'indulgence avisée, de civilité délicate et élégante, de noble culture et de généreux enthousiasme ; comme vous l'aimez, même en ses défauts et ses petitesses, et comme vous avez dû souffrir — comme nous avons souffert ! — quand nous l'avons vue menacée dans son existence même par l'invasion brutale d'une barbarie arrogante et prétentieuse, assaillie par le flot agresseur dont la marée sanglante risquait d'emporter tout ce que nous chérissions du plus tendre et du plus passionné de notre cœur ! Mais aussi quelle fierté immense, quel orgueil enivré nous avons éprouvé lorsque nous avons vu notre pays faire face magnifiquement au danger, se dresser fort contre la force et, dans un élan immortel, réunir toutes ses énergies pour le salut commun ! Quelles angoisses, Monsieur, mais aussi quelle joie, le jour où, après tant de sang répandu, tant de deuils et tant de larmes, nous avons salué au ciel de France le vol lumineux de la victoire !

Durant quatre années, nos regards se sont tournés invariablement vers l'horizon de foudre et de feu où devait se lever l'aurore attendue. Pendant quatre années, nos cœurs ont battu dans une même pensée, pendant ces quatre années où se jouaient les destins de la France. Aujourd'hui, ils se sont fixés dans la gloire, et bientôt la paix ramènera à leurs foyers les héros de la Grande Guerre. Ils regagneront leurs villes, leurs villages, leurs hameaux, après avoir passé sous l'arc triomphal. D'avance, regardons-les venir et se disperser vers l'usine et l'atelier,

la ferme et le lopin. Regardons-les reprendre le travail interrompu, retourner à leur métier, à leur état, à leur fonction, à leur carrière, à leur art. Regardons-les se répandre à travers cette France qu'ils ont faite si grande. Venez, Monsieur, accoudons-nous à la balustrade qu'ornent maintenant des banderoles de victoire, et saluons en ces héros l'âme française, cette âme que vous avez évoquée dans votre œuvre, en sa finesse native et en ses nuances les plus délicates. Accoudons-nous à la balustrade et saluons le bel avenir. Il éclaire de son reflet glorieux le visage sacré de la patrie.

RÉFÉRENCES DOCUMENTAIRES. — I. — Sur Alfred Mézières, on pourra consulter :

Questions Actuelles, t. XXI, p. 123 : Toast à l'amiral russe Avellan au nom de la Lorraine (24 oct. 1893) ; — *Q. A.*, t. LIX, pp. 202-210 : Discours sur un amendement à l'art. 13 de la loi d'Association en faveur des Congrégations charitables et des établissements français de charité ou d'enseignement fondés par des Congrégations à l'étranger (Sénat, 20 juin 1901) ; — *Q. A.*, t. LXXV, p. 242 : Pour une neutralité scolaire scrupuleuse (*Figaro*, 1904) ; — *Q. A.*, t. LXXXV, pp. 85-86 et 123-124 : Amendement à l'art. 11 de la loi de Séparation tendant à maintenir à titre viager aux ministres des cultes leurs traitements actuels (Sénat, 28 nov. 1905) ; — *Q. A.*, t. CXI, p. 152 : Pour la fête nationale de Jeanne d'Arc, « à condition qu'aucun parti n'ait la prétention d'accaparer l'héroïne » (*Marches de l'Est*, 15 mai 1911) ; — *Chronique de la Presse*, 1912, p. 569 : Membre du Comité organisateur du Congrès international d'éducation morale (La Haye, 1912) ; — *Q. A.*, t. XLVIII, p. 58-61 : Réponse au discours de réception d'Eugène Guillaume, successeur du duc d'Aumale à l'Académie française (2 mars 1899) ; — *Q. A.*, t. XC, p. 87 : Sur Ferdinand Brunetière (*Temps*, 10 déc. 1906) ; — *Q. A.*, t. XCI, pp. 107-108 : Sur Marcelin Berthelot (*Temps*, 20 mars 1907) ; — *Q. A.*, t. XCIV, pp. 57-58 : Sur Sully Prudhomme (*Temps*, 9 sept. 1907) ; — *Q. A.*, t. XCVI, pp. 335-336 : Sur Emile Gebhart (*Temps*, 24 avr. 1908) ; — *Q. A.*, t. XCIX, pp. 60-54 : Sur le *Tribunal révolutionnaire* de G. Lenôtre (*Temps*, 30 sept. 1908) ; — *Q. A.*, t. CII, pp. 227-229 et 231 : Sur le marquis Costa de Beauregard (*Temps*, 17 févr. 1909) ; — *Q. A.*, t. CXI, p. 170 : Sur le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé (*Temps*, 25 mars 1910).

II. — Sur les romans de M. René Boylesve, appréciés avec une bienveillance excessive par M. Henri de Régnier, lui-même romancier très libre et d'une absolue amoralité, il nous paraît bon de donner le jugement de *Romans-Revue*, le recueil si précieux de M. l'abbé Bethléem, qui fait suite à son célèbre volume sur *Romans à lire et Romans à proscrire* :

« *Le Médecin des dames de Néans* [1896], *Sainte-Marie des Fleurs* [1897]..... sont des romans de mièvrerie souvent licencieuse..... *L'Enfant à la balustrade* [1903], *le Bel Avenir* [1905] (études de la vie provinciale)..... sont beaucoup plus réservés..... *La Marchande de petits pains pour les canards* est un recueil d'historiettes qui se distinguent par une observation fort déliée et ne sont pas pour tous. » (Abbé Louis Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, p. 165.)

Le Parfum des îles Borromées (1898) : « René Boylesve nous fait respirer le parfum des îles Borromées ; il est si capiteux que tous ses personnages en ont la tête tournée. Leur villégiature est une fête galante dans le goût du XVIIIe siècle. Gardez-vous donc avec soin de ce parfum tout à fait délétère..... au moins dans le livre licencieux de René Boylesve. » (P. Bruno, *Romans-Revue*, 1910, p. 756.)

Mademoiselle Cloque (1899) : « Etude psychologique intéressante d'une vieille fille de province et de son milieu. Mlle Cloque vit entre ses illusions du passé et ses rêves d'avenir, entre une lithographie de Chateaubriand et la vision de la basilique qu'elle veut réédifier à la gloire de saint Martin. Avec son bonnet noir sur des bandeaux d'argent, avec ses « fines bottines de satin à élastiques », elle représente un siècle disparu. Son imagination, restée vivace, la laisse ignorante des « grises et misérables nécessités » de la vie. Elle est d'un « dogmatisme farouche », d'une intransigeance de principes absolue ; et successivement elle se trouve face à face avec les diverses compromissions de la vie qui l'écœurent et finissent par la tuer. L'histoire de sa nièce qu'elle chérit évolue parallèlement à la sienne. Mariage malheureux. Situations bien exposées, caractères bien burinés. Roman honnête pour tous ceux qui sont en âge de le comprendre. » (*Romans-Revue*, 1912, p. 128.)

La Becquée (1901) : « Un enfant raconte ses impressions et ses découvertes dans le monde plus ou moins respectable qui l'environne. Tous ses parents sont fort effacés devant la grand'mère Félicie, une maîtresse femme qui, d'ailleurs, par sa fortune, leur assure la « becquée ». Il est regrettable que cette étude de la vie de campagne, qui tranche sur la banalité ordinaire des romans, soit assez libre et contienne des attaques déplacées contre le clergé. » (P. Bruno, *Romans-Revue*, 1910, pp. 756-757.)

La Leçon d'amour dans un parc (1902) : « Parce que la scène se passe au XVIIIe siècle, dans un château habité par de gracieuses marquises, baronnes, etc., l'auteur s'y voit autorisé à dépeindre complaisamment des scènes licencieuses : le décor est joli, pimpant le récit, on s'y repose du fatras naturaliste, que voulez-vous de plus ? Peu de chose et beaucoup : le respect pour le lecteur. Le XVIIIe siècle est un prétexte ingénieux à peintures libertines ; cela ne suffit pas cependant à désarmer ma sévérité. » (P. Bruno, *Romans-Revue*, 1910, p. 547.)

Mon Amour (1908) : « Le livre n'est pas brutal. Il n'en est que plus dangereux. Car il ferait croire qu'il n'y a qu'une chose digne au monde d'occuper un homme, l'amour ; que l'action n'est rien, ni la famille, ni le mariage. Cela devient une superstition. Rien de plus factice et de plus déprimant. Comme il dit, « que l'on ne se fie pas à ce fleuve de sable, à ces ruisselets alanguis, à ces nonchalantes beautés ! » — Analyses tourmentées, mièvreries quintessenciées, idéalisme cérébral où s'enveloppe une passion sensuelle, l'éclat des mots, la recherche ou la préciosité s'ingéniant à dissimuler des réalités qui n'en deviennent ni plus belles ni plus nobles, telle est la trame de ce livre fait d'impressions, de fadeurs et de mauvais désirs. La chaîne, c'est une aventure qui tiendrait en trois lignes. — Après cela, vous pourrez constater qu'il y a des pages brillantes, des phrases travaillées, trop travaillées, si elles sentent souvent l'huile. Mais vous penserez que l'eau morbide de certains marais a souvent aussi des reflets chatoyants où se joue la lumière. Ce qui ne la garde pas d'être malsaine : à deux doigts de la surface, tout près il y a un fond épais de vase et de corruption. On ne peut toucher à cette eau sans la troubler, sans remuer la boue. (B. Varède, *Romans-Revue*, 1908, p. 28.)

Le Meilleur Ami (1909) : « A côté du *Meilleur Ami* — Bernerette, déçue dans son amour pour Claude, le triste sire, n'aime pas Henri, qui l'aime, et meurt après l'avoir déclaré, piètre consolation, son meilleur ami, — il y a *Petits Bateaux*. — Un jeune homme qui faisait, étant très jeune, des voyages imaginaires, et qui, plus âgé, continue, se marie après avoir enthousiasmé son père par une gloire littéraire factice, et perdu 40 000 francs à son beau-père. — Ce qui est pire, c'est que l'une de ces nouvelles est inoffensive et l'autre mondaine..... » (R. Varède, *Romans Revue*, 1909, pp. 322-323.)

La Jeune Fille bien élevée (1909) : « C'est une vraie petite oie blanche qu'il nous présente, d'une belle naïveté, d'une piété ardente. Elle nous conte ses impressions d'enfance jusqu'au mariage inclusivement, avec une candeur qui permet à son historien toutes les ironies. — Et, sans doute, elle n'est guère préparée à la vie par son éducation. Mais qu'est-ce que cela prouve ? dira l'autre. Il faudrait être sûr que l'histoire est authentique. Et encore, si les parents laissent la jeune fille ainsi à elle-même, à ses rêves, à ses ignorances, est-ce la faute du couvent ? N'est-ce pas leur principal devoir de l'éclairer ? — M. Boylesve préférerait-il, par exemple, la manière du frère qui initie l'innocente à ses turpitudes ? Cela est un prétexte à narrer des histoires de Paris pleines de sous-entendus. Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela prouve ? — Vraiment, M. Boylesve, qui ne laissait pas d'être troublant dans la plupart de ses autres livres, a cherché cette fois un succès trop facile et trop vulgaire pour son talent, qui avait l'air de fuir toutes les banalités jusqu'ici. » (R. Varède, *Romans-Revue*, 1909, pp. 516-517.)

Dans *Madeleine jeune femme* (1912), M. René Boylesve a suivi la *Jeune Fille bien élevée*, jetée par son mariage au milieu des dangers de la vie parisienne, contre lesquels son éducation la défend : « L'éducation religieuse et traditionnelle qu'elle a reçue dans sa province n'était pas des plus folâtres assurément, mais elle a fait d'elle et de ses compagnes des femmes honnêtes qu'aucune tentation ne prend au dépourvu, qu'aucune peine ni aucun malheur ne peuvent abattre tout à fait..... Heureux ceux qui, comme Madeleine, savent, à certains moments, prêter l'oreille à ces « grandes voix » entendues jadis, « dont la musique » célèbre la dignité de notre origine, la sainteté de » notre destinée, et, entre ces deux relais, l'humble » beauté de la vie que nous ne pouvons pas chan- » ger !..... » (Marcel Lebon, *Romans-Revue*, 1912, pp. 551-552.) — « ..... *Madeleine jeune femme*, roman réaliste de bon aloi, tout imprégné de réalisme chrétien, renferme nombre de pages troublantes pour la jeunesse ; mais il peut être lu avec intérêt par les parents. » (Abbé Louis Bethléem, *Romans à lire et Romans à proscrire* [6 édit., Lille, 1914], p. 165.)

CEUX QUI SAVENT RÉCLAMER

Les droits des minorités religieuses

LES REVENDICATIONS OFFICIELLES DE L'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE

Le Comité central de l'Alliance israélite universelle a, le 20 février 1919, adressé à la Conférence de la Paix cette note officielle, particulièrement intéressante pour les catholiques de plusieurs grandes nations.

La Conférence de la Paix s'est donné la noble tâche de réaliser dans les Etats de l'est de l'Europe et de l'Asie occidentale les idées de justice et d'égalité en honneur depuis longtemps dans la plupart des pays alliés et associés.

Soucieuse d'en assurer le bénéfice aux Israélites qui, notamment dans les régions de l'est de l'Europe, sont victimes, encore aujourd'hui, de nombreuses exceptions légales, l'Alliance israélite prend la respectueuse liberté de proposer à la Conférence de la Paix d'introduire dans le statut de chacun des Etats de l'Est dont elle aura à fixer la situation nouvelle les principes généraux suivants, dont l'adoption conférerait à toutes les minorités religieuses ou ethniques la plénitude des droits du citoyen :

1° Seront considérés comme citoyens de l'Etat de ... et y jouiront, sans distinction de race, de langue ou de confession, de la plénitude des droits civils et politiques :

a) Toutes les personnes nées ou habitant sur les territoires de ... qui ne revendiqueront pas la qualité de sujet d'un Etat étranger;

b) Tous les sujets des Etats auxquels ces territoires appartenaient antérieurement, qui y résident d'une façon permanente et qui ne désirent pas garder leur nationalité actuelle.

2° La liberté et l'exercice extérieur de toutes les formes du culte seront assurés à toutes les personnes appartenant à l'Etat de ..., de même qu'aux étrangers;

3° Toutes les minorités religieuses et culturelles (*sic*) de l'Etat de ... jouiront sur un pied d'égalité de l'autonomie dans l'administration de leurs institutions religieuses, éducatives, charitables, comme de toutes autres institutions culturelles. La langue de l'Etat de ... fera obligatoirement partie de l'enseignement dans toutes les écoles;

4° Les différences de race ou de croyances religieuses ne pourront jamais être opposées à qui que ce soit comme une raison d'exclusion ou d'incapacité en matière d'admission à des emplois, fonctions ou honneurs publics, d'accès aux écoles publiques, aux Universités, de participation aux dotations éducatives, d'exercice des différentes professions et industries, dans quelque localité que ce soit;

5° Les sujets et citoyens de toutes les puissances, commerçants ou autres, seront traités en ... sans distinction de croyance, de langue ou de race, sur un pied de complète égalité;

6° Toute collectivité qui se trouverait lésée par l'inobservance de ces clauses pourra porter plainte devant la Ligue des Nations.

Si vous daignez, Messieurs, prendre en considération notre requête, l'Alliance israélite est prête à soumettre à la Conférence, ou à telle Commission désignée par elle, pour un examen d'ensemble de ces questions, tous documents et mémoires sur la situation exacte des populations israélites de l'Est, qui attendent de vos hautes décisions la fin d'un régime séculaire d'infériorité et d'oppression.

Pour l'Alliance israélite :

Le Secrétaire, J. Bigart. *Le Vice-Président,* E. Sée.

« L'ACTION CATHOLIQUE »

Pour la compénétration de la vie professionnelle et de la vie chrétienne

Formation d'une élite catholique rurale masculine et féminine

Nous empruntons à la Chronique sociale de France *(mars 1919), publiée à Lyon, cette monographie, due à la plume du R. P. Marc Dubruel, d'une des plus heureuses initiatives récentes d'organisation et de préparation professionnelles catholiques.*

Les Semaines agricoles du Sud-Ouest

..... Nos Semaines agricoles sont nées d'une suggestion faite au Conseil régional de l'Union du Midi en décembre 1916, par un jeune paysan de dix-sept ans. Il demandait qu'on fît quelque chose pour la formation religieuse et technique de ses compagnons de condition et d'âge.

La question, étudiée avec M. Théron de Montaugé, président de l'Union des Sociétés agricoles du Sud-Ouest, M. le Curé de Cugnaux et moi, aboutit à la création d'un organisme assez original auquel nous avons donné le nom de *Semaine agricole.* C'est une combinaison de la *retraite fermée* et des *cours techniques d'agriculture.* Je ne sais si votre Semaine sociale agricole répond tout à fait à la même conception dans le Sud-Est.

Une retraite fermée, pendant laquelle on fait des leçons techniques sur le métier, nous a paru répondre à un besoin impérieux et remédier à un fâcheux divorce qui tend à s'établir entre la vie professionnelle et la vie chrétienne. Nous voulons christianiser le métier, donner à la génération qui vient la conviction théorique et pratique qu'on sert Dieu en travaillant et par son travail même, et par conséquent, tous les jours, à chaque instant, et qu'on le sert d'autant mieux qu'on cultive plus savamment son champ, qu'on élève plus scientifiquement son bétail, qu'on dirige avec plus de bénéfice son exploitation.

L'exécution de notre plan a répondu tout à fait à sa première conception. Nous avons eu successivement trois Semaines agricoles pour les jeunes gens, et nous avons terminé hier la première des Semaines agricoles pour les jeunes filles. Le nombre des adhésions a toujours dépassé nos prévisions et a toujours été en croissant. Pour les jeunes gens : 28 à la première Semaine agricole de Lalande, 38 à celle de La Fourguette, 50 à celle de La Cassagnère.

Ce dernier chiffre est excessif : on ne peut s'occuper utilement, au point de vue spirituel, de 50 retraitants à la fois, et, au point de vue technique, si ce chiffre n'a pas d'inconvénient dans la salle de cours, il en a de considérables sur le terrain et aux expériences pratiques : on se gêne les uns les autres, et la plupart ne voient pas ce qui se fait. Dès l'an prochain, il faudra scinder notre personnel et répéter nos cours.

La Semaine féminine a été plus nombreuse encore : une trentaine de pensionnaires et une douzaine de demi-pensionnaires ont suivi tous les exercices ; plus de cent externes en ont suivi une partie.

Le recrutement des jeunes gens se fait dans nos groupes ruraux de jeunesse catholique ou dans les paroisses où nous avons espérance de fonder des groupes. Il est exclusivement paysan : fils de petits propriétaires, de fermiers et de métayers. Il a atteint à peu près tous les départements du Sud-Ouest : de la Corrèze aux Pyrénées et à l'Hérault. Les *Semaines Catholiques* et les journaux locaux ont publié notre invitation, mais c'est surtout par l'intermédiaire de nos Sociétés d'A. C. J. F. que les adhésions ont été recueillies.

La Semaine féminine a un recrutement plus varié : filles de châtelains et filles de petits propriétaires, de métayers et de fermiers.

Pour les uns et les autres, âge d'admission : de seize à vingt-cinq ans.

L'organisation matérielle n'est pas éminemment confortable : on souhaite faire mieux. En revanche, cette année du moins, la table a été abondamment et agréablement servie. C'est un point capital.

Le côté financier : pendant les deux premières années, nous n'avons demandé à nos hôtes que 15 francs par tête pour huit jours. Comme l'an dernier, nous avions eu un déficit sérieux, nous avons porté le prix de la pension à 25 francs. En ce temps de vie chère, ce n'était pas exagéré. La dernière Semaine agricole des jeunes gens (bien plus gros mangeurs que les jeunes filles) s'est soldée par un déficit de 50 francs seulement, c'est dire qu'on a équilibré le budget. Je n'ai pas encore la comptabilité de la Semaine féminine, mais je suis tranquille.

Le local : une grande maison isolée, assez loin de la ville pour que les jeunes gens n'aient pas la tentation d'y aller, assez près d'une ligne de tramways pour que les professeurs puissent s'y transporter facilement. Il faut qu'il y ait ou qu'on y aménage une chapelle.

La première année, nous sommes allés à la maison de campagne des Dames de la Compassion, à Lalande; la seconde, à la maison de campagne du grand Séminaire, à La Fourguette; la troisième, au château de La Cassagnère, près Cugnaux, gracieusement mis à notre disposition par M. Castres-Saint-Martin.

L'organisation des journées: elles s'ouvrent par la méditation (prêchée, évidemment) et la sainte Messe. Dès le second jour, la plupart des semainiers font la sainte Communion et la feront chaque jour jusqu'à la clôture. La journée se termine par une seconde méditation et par le salut du Très Saint Sacrement. Plus d'un jeune semainier a écrit depuis que, dans ces exercices, sa vie s'était orientée pour toujours vers le bon Dieu.

La matinée et la soirée sont occupées par des cours techniques.

La première année, on avait promené l'esprit de notre jeune auditoire un peu sur toute l'étendue de la science agricole: il s'agissait d'exciter la curiosité scientifique. Ce ne fut pas difficile. A la grande, mais heureuse surprise des maîtres, nos jeunes paysans se montrèrent avides d'apprendre, hardis et judicieux dans leurs questions, attentifs à prendre des notes (quelquefois 14 pages par jour), très capables de suivre sans fatigue jusqu'à six heures de cours par jour.

La seconde année, on fit des séries de journées spécialisées: le jour de l'élevage, le jour de la vigne, le jour du blé, le jour de la mécanique agricole, le jour des œuvres sociales.

Cette année enfin, la troisième, on a spécialisé plus encore: chaque jour, une demi-journée a été consacrée à l'élevage, une demi-journée au génie rural.

La première Semaine féminine a été du même type que la première Semaine agricole des garçons: une initiation générale au rôle de la femme à la campagne.

Le corps professoral est recruté parmi les personnalités les plus en vue et les plus chrétiennes de nos Syndicats agricoles et de nos œuvres.

Voici, à titre documentaire, le programme de la Semaine agricole des jeunes gens et de celle des jeunes filles en janvier et février 1919:

Semaine agricole des jeunes gens

Lundi matin. — Notions générales du génie rural : M. l'abbé Barjollé. Théorie générale de la reproduction : M. Boule, professeur de biologie à l'Institut catholique.

Soir. — L'alimentation rationnelle du bétail : M Drevet.

Mardi matin. — L'élevage des bovidés; visite de l'élevage du bœuf gascon de la Ramée : professeur, M. Roger Noyes, lauréat de la prime d'honneur.

Soir. — L'organisation du chai; machines vinaires : M. Héron, président du Syndicat de la Haute-Garonne.

Mercredi soir. — Le cheval : M. d'Acathes, inspecteur général des haras.

Vers 5 heures, exposition du plan primé pour la reconstruction des fermes picardes : M. Bardolle.

Jeudi matin. — Le cochon : M. Remaury.

Soir. — Visite des étables à vaches laitières de M. Ambroise Rendu, aux Vitarelles.

Vendredi matin. — Le nivellement, théorie et pratique avec application à l'assèchement du château de la Cassagnère, dont les caves sont envahies par les infiltrations du canal d'irrigation de Saint-Martory ; les abeilles : M. l'abbé Proubel.

Soir. — Visite d'une installation électrique, visite dirigée par M. l'abbé Brouquier.

Samedi matin. — Le mouton : M. Remaury.

Soir. — Séance de résolutions, présidée par M. Théron de Montaugé. On décide de créer une direction d'études agricoles, avec envoi de devoirs, primes, bibliothèque et revues circulantes aux semainiers.

Le dimanche matin, Messe de communion à l'église paroissiale, consécration des agriculteurs au Sacré Cœur.

Semaine agricole des jeunes filles

Mardi matin. — Ouverture. La formation religieuse et technique de la future maîtresse de maison rurale : R. P. Dubruel.

Le rôle de la femme sur une exploitation viticole : M. Héron, président du Syndicat.

Soir. — La comptabilité agricole : le même; le choix d'une vache laitière : M. Théron de Montaugé.

Notions d'électricité, installation des sonneries : M. l'abbé Barjollé.

Mercredi matin. — Le cochon : M. Remaury.

Soir. — Les simples : Mme Sellier, herboriste diplômée de la Faculté de Paris.

Jeudi matin. — Le poulailler : M. Leduc, éleveur à Amainville.

Soir. — Visite du jardin potager de M. Guittard, dirigée par M. Vergne, instituteur libre de Cugnaux.

Vendredi matin. — L'entretien de la maison : Mlle de Franlieu. L'alimentation : Mlle Dirion.

Soir. — Que faire en cas d'accident, en attendant le chirurgien : Mme Marrand.

Samedi matin. — L'hygiène rurale et infantile : M. le professeur Bézy, médecin-chef de l'hôpital des enfants.

Les coopératives féminines rurales : M. E. Dubois, président de l'Union des Caisses de crédit agricole.

Soir. — Organisation des œuvres féminines paroissiales. Monographie du centre de Grenade : Mlle Hubert de Fraisse.

Séance de résolutions. On décide la création d'un triple groupe de coopératives :

Coopérative de prières : Communion perpétuelle par roulement, à l'intention des œuvres agricoles.

Coopérative d'études : journal, envoi de devoirs, échanges de revues, correspondance boule de neige.

Coopératives de production et de vente : plantes médicinales et fourrures de lapin.

Le *dimanche*, Messe de Communion à la paroisse, à 10 heures. Messe solennelle présidée par Mgr Saleich, vicaire général, et bénédiction du monument élevé aux morts de la guerre. A 2 heures, concert de chants ruraux, avec deux conférences, l'une de votre serviteur, sur la semaine agricole ; l'autre, du lieutenant Duguet, avocat à la Cour d'appel, président de la Jeunesse catholique : Comment la femme peut aider le soldat revenu au foyer à défendre la terre de France. Il y assiste au moins cinq cents auditrices, venues de Cugnaux et des environs. Le Salut du Saint Sacrement a clôturé les Semaines agricoles.

Telle est, brièvement exposée, l'initiative prise par la Jeunesse catholique, la Ligue pa-

triotique des Françaises et l'Union des Sociétés agricoles du Sud-Ouest. Depuis trois ans, plus de deux cents jeunes gens ou jeunes filles ont participé à tout ou partie des Semaines agricoles.

Ce n'est qu'un début. Les jeunes gens demandent pour l'an prochain une *Quinzaine agricole.* Il est probable que nous ferons droit à cette requête pour les plus âgés, en nous limitant comme nombre. Pour les autres, nous ferons une Semaine à part.

L'œuvre n'est pas difficile à organiser et pourrait être imitée partout. J'insiste sur la compénétration de la formation religieuse intense et de la formation technique ou sociale.

MARC DUBRUEL, S. J.

Association des Soldats de la Grande Guerre

Communiqué de S. Em. le cardinal DUBOIS au *Bulletin religieux de Rouen* (11 mars 1919) :

La démobilisation est en cours. Successivement, les soldats rentrent au foyer, heureux de retrouver une famille dont ils ont été si longtemps séparés.

Les familles paroissiales se reconstituent, elles aussi, mais pas entièrement. Il y a dans chacune d'elles des vides nombreux. MM. les curés sauront bien, d'un même cœur, accueillir avec grande sympathie ceux qui reviennent et garder pieusement le souvenir de ceux qui sont tombés pour la France.

Nous les invitons à cet effet à former dans chaque paroisse une *Association des soldats de la grande guerre.* Ils y inscriront tous leurs paroissiens qui ont pris part à cette longue lutte de plus de quatre années — les morts aussi bien que les survivants.

Ceux-ci vont se retrouver plus unis, nous l'espérons, puisqu'ils ont combattu pour la même cause, enduré les mêmes souffrances et couru les mêmes dangers. Ils mettront en commun, pour le bien du pays, leurs forces, leur expérience, leur âme renouvelée et devenue meilleure.

Ce groupe glorieux tiendra à honneur de perpétuer, par des moyens divers, selon les circonstances, mais au moins chaque année, par un service funèbre, la mémoire de l'autre groupe non moins glorieux — celui des héros tombés sur les champs de bataille.

Ces associations paroissiales une fois fondées, nous verrons à les rattacher à une organisation plus générale, diocésaine d'abord, nationale « peut-être, ensuite » ; et ainsi, dans toute la France, se perpétuerait le culte d'une vraie fraternité d'armes, qui contribuerait à garder bons Français et bons catholiques ceux qui ont si bien défendu la patrie et qui, Dieu aidant, l'ont sauvée.

† LOUIS cardinal DUBOIS,
archev. de Rouen.

L'HISTOIRE LOCALE DE LA GUERRE

Rédaction par le clergé

ORGANISATION PAR DOYENNÉS OU CONFÉRENCES

Lettre de Mgr JULIEN, év. d'Arras, à son clergé :

MESSIEURS ET CHERS COLLABORATEURS,

A plusieurs reprises, notre vénéré prédécesseur, Mgr Lobbedey, vous a demandé de recueillir, dans vos registres de paroisse, tous les faits dont la guerre aurait été chez vous la cause ou l'occasion.

Nous avons constaté avec plaisir, au cours de nos tournées pastorales, que cette prescription était généralement observée.

Nous voudrions davantage aujourd'hui. Il s'agirait de compléter ces notes, de les coordonner, de les baser sur une documentation sérieuse et, en provoquant des travaux d'ensemble, d'après une méthode précise, de préparer des matériaux précieux, non seulement pour l'histoire de chaque paroisse, mais pour celle du diocèse et de la France tout entière, au cours de la glorieuse épreuve que nous venons de traverser.

Il y a longtemps que les Conférences ecclésiastiques sont suspendues. Ce serait une excellente occasion de reprendre, cette année, l'une de vos meilleures et de vos plus fécondes traditions.

Le programme à suivre serait nécessairement différent :

1° Pour les prêtres qui ont passé une grande partie de la guerre en pays occupé ;

2° Pour ceux qui ont vécu sur la ligne de feu ;

3° Pour ceux qui habitaient dans l'une des paroisses de l'arrière ;

4° Pour les prêtres soldats.

I — EN PAYS OCCUPÉ

a) DEPUIS LA MOBILISATION JUSQU'A L'OCCUPATION. — Faits et impressions des premiers mois de guerre.

b) PENDANT L'OCCUPATION. — Epoque et circonstances. — Attitude des Allemands vis-à-vis des autorités, de la population. — Evénements, combats, vexations, ravitaillement. — Troupes qui ont occupé la paroisse. — Leur moral aux différentes époques. — Vie paroissiale pendant l'occupation. — Sort de votre église. — Attitude des aumôniers, protestants ou catholiques.

c) EVACUATION. — Dates, circonstances, conditions. — Sort de vos paroissiens en exil. — Etat actuel de votre église, de votre presbytère, de votre paroisse ? — Y a-t-il un cimetière de guerre sur votre territoire ? — Une liste des soldats enterrés ? — Quel est leur nombre ?

c) STATISTIQUE. — Mobilisés. — Morts. — Blessés. — Décorés.

II — SUR LA LIGNE DE FEU

a) DEPUIS LA MOBILISATION JUSQU'A L'APPROCHE DE L'ENNEMI.

b) SOUS LE FEU. — Les armées en présence. — Les combats, les bombardements, les raids aériens. — Victimes. — Attitude de la population devant le danger. — Vie religieuse pendant cette période. — Ruines et dégâts.

c) *EVACUATION.* — (Comme plus haut.)

d) STATISTIQUE. — Comme plus haut.)

III — DANS LES PAROISSES DE L'ARRIÈRE

a) MOUVEMENT RELIGIEUX ET CHARITABLE. — Pendant les premiers mois de la guerre.

b) CAUSES QUI DIMINUÈRENT CETTE PREMIÈRE ARDEUR. — La longueur de l'épreuve. — La présence prolongée des troupes alliées. — La prédominance des intérêts matériels, etc.

c) ORGANISATION DU SERVICE RELIGIEUX aux différentes périodes de la guerre. — Œuvres de guerre. — Fêtes, cérémonies, incidents notables.

d) STATISTIQUE. — (Comme plus haut.)

IV — PRÊTRES SOLDATS

a) EN ACTIVITÉ DE SERVICE. — Date de mobilisation. — Fonctions. — Incidents et faits notables. — Votre apostolat religieux pendant la guerrre (moyens, difficultés, résultats). — Votre vie sacerdotale pendant la guerre (obstacles, soutiens). — Etat religieux des troupes auxquelles vous avez été mêlé.

b) EN CAPTIVITÉ (s'il y a lieu). — Traitement subi. — Apostolat. — Vie sacerdotale. — Etat moral et religieux de vos compagnons de captivité.

Nous ne doutons pas, Messieurs et chers Collaborateurs, du zèle que vous mettrez à répondre à nos désirs.

Vous avez traversé, depuis quatre ans, des heures tour à tour angoissantes, sublimes, terribles, glorieuses. Je vous demande de les faire revivre. De ces récits personnels, de ces scènes prises sur le vif, de ces témoignages précis, peut sortir l'histoire la plus dramatique et la plus saisissante ; elle mérite que vous vous passionniez pour elle, car, à n'en pas douter, elle sera tout entière à l'honneur de notre patrie et de notre diocèse.

Veuillez agréer, Messieurs et chers Collaborateurs, l'expression de notre paternel dévouement en Notre-Seigneur.

✝ EUGÈNE-LOUIS,
évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

OBSERVATIONS

I. — Deux réunions, au cours de l'été prochain, semblent utiles pour réaliser ce projet : la première, pour vous concerter sur la distribution du travail, la méthode à suivre, etc. ; la deuxième, pour recueillir les rédactions et donner lecture tout au moins de quelques-unes d'entre elles, prises dans les différentes séries dont le programme est tracé plus haut.

II. — Les réunions pourront avoir lieu l'après-midi pour éviter des frais inutiles.

III. — MM. les doyens ou présidents de Conférences recueilleront les travaux et les feront parvenir au secrétariat de l'évêché pour le 1[er] octobre au plus tard.

Instruisons-nous chez l'adversaire

POUR DE GRANDS JOURNAUX PARISIENS ET NATIONAUX

Nous lisons dans le *Populaire de Paris* (21 mars 1919), sous le titre « Notre Presse socialiste » :

La *Vague*, de notre ami Brizon, nous apprend que son dernier numéro a été tiré à plus de 100 000. Tous ceux qui savent l'excellente besogne de propagande faite par ce vaillant petit hebdomadaire de combat s'en réjouiront avec nous. Quelques jours auparavant, l'heureuse nouvelle nous parvenait que l'*Humanité*, reprenant son combat d'avant-guerre pour le socialisme et l'internationale, avait, elle aussi, dépassé le tirage de 100 000. Dans la seule région parisienne, sa *vente* quotidienne dépasse 30 000.

On sait quel résultat magnifique a donné sa souscription. Fixée d'abord à 8 000 actions de 25 francs, soit à 200 000 francs, ce capital a été rapidement souscrit. Il est dépassé maintenant de 1 600 actions et de près de 40 000 francs. Nul doute que le demi-million demandé pour l'organe du parti ne soit rapidement couvert.

Pendant ce temps, notre *Populaire* continue, lui aussi, sa marche ascendante. N'ayant pas encore un an d'existence, ayant eu, comme journal du soir, à surmonter de multiples difficultés matérielles que ne connaissent pas les journaux du matin, il est, d'ores et déjà, un grand journal politique, dont la vente à Paris dépasse de beaucoup celle de la plupart des journaux politiques bourgeois, beaucoup plus anciens que lui. Je ne parle pas des nouveaux venus, ni, en particulier, de la feuille pseudo-socialiste des « ex-quarante », dont la vente totale, dans toute la région parisienne, n'atteint pas notre chiffre de lecteurs dans le seul « coin » ouvrier Boulogne-Billancourt, par exemple.

En moins de trois mois, nous avons doublé notre vente à Paris. Elle est aujourd'hui entre 19 et 20 000. Nos lecteurs de province augmentent dans une égale proportion, comme aussi le chiffre de nos abonnés.

Cependant, ces résultats, quand on tient compte de l'énorme agglomération ouvrière de la capitale et de la leçon quotidienne des événements, sont encore bien inférieurs à ce qu'ils devraient être. Notre montée doit, si chacun y met du sien, se continuer. Elle nous permettra, en même temps, d'améliorer notre journal, d'en faire un organe toujours plus vivant, plus combatif, plus complet, plus utile pour l'action prolétarienne sous toutes ses formes.

Plus que jamais, la classe ouvrière doit comprendre, ainsi que le disait avec tant de force Kurt Eisner, que la presse est la clef de voûte

de l'édifice capitaliste et que, dans la mesure où son action sera diminuée par celle de nos organes fiers et libres, l'heure approchera où l'édifice de mensonge et de crimes s'écroulera tout entier.

JEAN LONGUET.

POUR UNE PUISSANTE REVUE INTERNATIONALE

Le même numéro du *Populaire de Paris* publie en tête de ses colonnes l'article suivant intitulé : « Pour que l'Internationale soit encore vivante » (23 mars 1919).

Comme ces blessés couchés la face au ciel et qui se parlent, sans se voir, sans presque s'entendre, dans le fracas des derniers crépitements d'une fin de bataille, des hommes, chacun dans son coin d'Europe, élèvent la voix. Avec un calme triste, ils témoignent. Ils se racontent eux et leur temps. Barbusse, après l'évocation de la guerre de tranchées, écrit la vaste épopée de l'intelligence populaire française pendant la fin du siècle qui mourut en 1914 et l'aube sale, mais fervente, du siècle nouveau. Duhamel choisit d'être l'hagiographe des martyrs de la guerre capitaliste, et, dans un récent ouvrage, tente, avec la puissance affectueuse de son génie, d'amener les hommes d'aujourd'hui à une vie intérieure moins aride que celle où, autrefois, ils se bornaient.

En Allemagne, Fritz von Unruh ; en Hongrie, Andréas Latzko suscitent, depuis deux ou trois ans déjà, dans la jeunesse intellectuelle une ardeur internationaliste et pacifiste que, seule, pourrait éteindre une paix inexpiable.

En Angleterre, hors du fatras monotone des notes de guerre des officiers d'état-major, des confessions d'infirmières, surgissent quelques œuvres fortes de soldats.

Il faut qu'en France soit, dès maintenant, connue cette littérature européenne nouvelle, qui révélerait au peuple étonné que tous les peuples du monde ont réagi de la même manière sous le coup d'un même malheur.

Aucun prétexte de censure ne peut désormais empêcher en France la diffusion de chefs-d'œuvre comme *les Hommes dans la guerre*, d'Andréas Latzko, publiée en traduction française par l'éditeur suisse Wyss (de Berne), et jusqu'à présent prohibée au passage par la censure postale française, comme *la Biologie de la guerre* de Nicolaï, comme les poèmes de von Unruh.....

Il faut répandre abondamment ces œuvres, parfaitement bonnes et belles.

Latzko dédia son livre *A l'ennemi et à l'ami*. Et, avec une fierté triste, il écrivait en 1916 :

« Je sais qu'un jour viendra où le monde entier me comprendra. »

Ce moment est arrivé.

Aucun prétexte de censure ne peut davantage s'obstiner à interdire la diffusion, en France, des *Temps Maudits*, le grand poème de Martinet, qui, pour pouvoir paraître en pleine guerre, dut publier son livre à Genève, comme autrefois nos ancêtres devaient publier leurs œuvres à Londres ou à La Haye.

Il ne faut pas que les énormes problèmes économiques et politiques absorbent toute l'attention de la classe ouvrière. L'invitation pathétique de Duhamel doit la solliciter. Il faut que chacun de nous fortifie son cœur par un lyrisme humain qui, mieux que toutes les motions du Congrès, soudera l'Internationale. A tous les Simon Paulin d'Europe, il faut révéler en pleine « clarté » la nouvelle âme de l'Europe.

Car, pour un pacifiste, c'est une grande angoisse — je le sais d'expérience — de se demander si, de l'autre côté des mouvantes frontières des armées, il y a des hommes qui rêvent le même rêve..... On a beau vouloir avec passion que cela soit, le savoir donne une joie immense. On est comme délivré d'un doute secret. Voilà pourquoi la lecture de Latzko me laisse un tel souvenir, et pourquoi je voudrais tant que ses œuvres fussent connues ici. C'est non seulement une œuvre de génie, mais encore la preuve que notre foi est légitime.

Eh bien ! il faut qu'un puissant organe international assure à toutes ces productions littéraires la vaste diffusion mondiale grâce à quoi se fera l'unité humaine.

Dès maintenant, il faut que les Deux Mondes aient leurs périodiques. Tant qu'il n'y aura que des publications nationales, il n'y aura qu'une vie nationale. Certes, la création de ces puissantes revues nécessitera autant de capitaux que de temps et d'études. Il le faut.

Ma grande douleur est de ne pouvoir me consacrer, comme j'avais rêvé de le faire, à une propagande efficace pour cette idée.

Pour moi, la guerre n'est pas finie. Le militarisme, ma haine, me tient encore. Il me laisse un mal dont la lenteur féroce me cloue pour des mois, des années, dans un sanatorium perché loin au-dessus de la vie.

Avec angoisse, je supplie ceux de mes camarades que Barbusse, Vaillant-Couturier et moi, nous avions conquis à notre projet de *Revue internationale*, de ne pas l'oublier. Les difficultés de réalisation en sont immenses, je le sais, mais pourtant moins encore que le but.

Il faut au monde nouveau une grande revue littéraire, sans nuance politique, et une grande revue de doctrine socialiste qui serait propriété de l'Internationale.

Et, pour le lancement, l'heure opportune, c'est le lendemain même du jour où la paix sera signée.

Dès aujourd'hui, ô mes camarades que la guerre laisse tout à fait vivants, préparez ce grand triomphe ambitieux !

RAYMOND LEFEBVRE.

Imp. P. FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. — *Le gérant :* A. FAIGLE.